

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 15 juin 1923

Sommaire :

La liturgie et ma conversion	P. van der Meer de Walcheren
Pierre Loti devant le problème religieux	Chan. Paul Halflants
Pourquoi et comment former les États généraux	Georges Legrand
L'Église russe et les Soviets	Comte Perovsky
L'idée religieuse dans l'œuvre de M. Henry Bordeaux	Maurice Ligot
L'Eucharistie	Abbé Jacques Leclercq

Les idées et les faits : Chronique des idées : Tricentenaire de la naissance de
Pascal, J. Schyrgens. — Angleterre.

La Semaine

* *Semaine très agitée au Sénat. Et l'angoissant problème attend toujours une solution, une solution qui fasse la paix en Flandre et qui sauvegarde l'unité nationale.*

* *A la Chambre, deux anciens ministres socialistes, — dont l'un a signé le Traité de Versailles! — ont violemment attaqué notre politique étrangère. « Il faut s'entendre avec l'Allemagne, ne pas l'exaspérer, ne rien faire contre son unité, etc., etc.*

Tout de même, pour s'entendre, il faut être deux! Et M. Jaspar de rappeler éloquemment l'insigne mauvaise foi de l'odieux client dont M.M. Vandervelde et Wauters n'ont pas craint de plaider la cause.

* *Les socialistes vont partir en guerre sans merci contre la réaction : entendez par là la volonté du peuple belge de ne plus céder à la menace rouge.*

Ne vous effrayez pas, bons bourgeois, ce ne sera pas bien terrible. Chez nous, comme partout en Europe, l'élan socialiste est brisé. L'écho de la grève des cheminots en est une preuve nouvelle. Il y a Moscou et il y a le fascisme!...

* *Congrès de la Ligue des familles nombreuses, passée de 3.000 à 30.000 membres en deux ans. Le problème de la natalité, problème de conscience, est avant tout, un problème moral, donc religieux. Il comporte toutefois d'importants facteurs matériels, parce que les conditions économiques ont une influence sur la pratique des vertus et l'accomplissement des devoirs. Notre organisation sociale, si individualiste encore, doit être réformée dans le sens familial. Les familles nombreuses surtout — l'avenir de la Patrie — ont droit à toute la sollicitude des pouvoirs publics.*

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

Il n'y a pas
de
meilleur
CHOCOLAT
que
D U C

CHOCOLAT



DUC ANVERS

MARQUES :

Régál DUC

Lina DUC

José DUC

Minon DUC

Isis DUC

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68
rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11
CHARLEROL, Quai de Brabant, 16
COURTRAI, rue de Tournai, 30
MONS, rue de la Station, 16
OSTENDE, Square Marie-José, 1
ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
place Saintelette, 30
VILVORDE, rue de Louvain, 18
FOSSÉS — GHISTELLES — PONT
A CELLES — SPRIMONT — THOU-
ROUT — FRAMERIES — LENS s/DENDRE

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
strasse, 5, à Aix-la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY,
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouverture de Crédit —
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.*

*Encasement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres
— Vérification des tirages à la demande des clients —*

Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

**LAMPÉ
FANAL**
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE
EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS
GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,
BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

La liturgie et ma conversion ⁽¹⁾

Si vous observez la création d'un regard pur et simple, votre esprit n'étant pas gâté par les grandes hypothèses de la fausse science, — si vous vous mettez en face du monde créé, en face de la réalité visible de l'univers, comme un humble chrétien, — vous ne pouvez pas ne pas être frappé par l'obéissance muette et aveugle des plantes, des soleils, de la nature inanimée, des bêtes, de notre petite terre noire et de l'immense firmament avec les innombrables lampes célestes, — aux lois de la Providence.

Vous entendrez alors bruisser dans l'espace comme des hymnes qui disent, sans paroles, l'adoration de la toute-puissance et de la sagesse pleine d'amour du Créateur.

Toute la nature avec sa beauté calme ou terrifiante, — qui nous émeut et nous transporte, et dans laquelle l'art doit s'enraciner et toujours se retremper s'il ne veut pas dégénérer en un culte de formes vides de vie, en des élucubrations purement cérébrales, ou en des fleurs rares mais empoisonnées, cultivées dans la serre chaude de la solitude orgueilleuse, — la nature entière nous enseigne l'adoration.

Par ses silences solennels et nostalgiques, par ses spectacles grandioses, par toute sa vie multiple, infiniment variée, farouche, et si aimable, elle témoigne de la gloire de Dieu.

Ne pourrions-nous pas appeler cette adoration muette, inconsciente, et tellement impressionnante, la Liturgie de la Nature ?

Lorsque Dieu, laissant déborder sa béatitude infinie, eut créé le monde, — tout à coup, — comme d'un immense orchestre, les premiers accords résonnèrent de cette symphonie liturgique du Kosmos.

* * *

Et puis, d'un saut énorme, nous bondissons au sommet de l'échelle des créatures : Voici l'âme, l'âme humaine.

Elle est consciente. Elle sait. Notre esprit s'incline devant le mystère insondable de Dieu. Il possède les certitudes de la foi. L'âme, brûlant d'amour, de désir, de gratitude, monte vers Lui, de qui nous avons reçu toute chose, et L'adore.

Alors que la nature non raisonnable exprime son adoration d'une manière si belle, mais radicalement inconsciente, — comment l'homme, créé à l'image de Dieu, et qui est ouvert à la douce violence de la grâce, et en qui la nature et la sur-nature sont fondues en une unité merveilleuse, — comment l'homme adorera-t-il son Dieu ?

Avec son âme, mais avec son corps aussi, dans la plénitude de son être.

L'âme se sert du corps pour s'exprimer, et d'autre part les actes visibles, les mouvements, les gestes, tout ce qui est physique, réagit puissamment sur l'âme. Parce que l'âme veut extérioriser d'une manière sensible ce qui l'émeut, — l'acte corporel liturgique lui est une nécessité.

Au fond, tout cela est très simple.

Lorsque nous aimons quelqu'un, nous cherchons les plus belles choses du monde pour les donner au bien-aimé. Nous lui témoignons notre amour par tous les moyens qui sont en notre pouvoir. Nous voulons constamment lui prouver que c'est bien lui et non un autre que nous aimons. Nous sommes poussés irrésistiblement à lui montrer nos sentiments, — d'une manière exubérante, ou très simplement, ou en nous mettant tout près de lui paisiblement et sans mot dire, rien que pour jouir de sa chère présence.

Or l'âme aime Dieu.

Comment exprimera-t-elle cette jubilation du bonheur, cette brûlure, cette nostalgie ?

Car elle veut extérioriser ce qu'elle sent ; elle doit dire à son Amant divin, sa gratitude, sa crainte, son bonheur, ses angoisses, ses exalta-

tions ineffables, son adoration, ses désirs infinis, ses supplications et son impuissance.

Elle veut aussi entendre parler de Lui ; elle veut *L'entendre* ; elle veut que sa vie à elle, sa pensée, ses actes, soient pénétrés de Lui. Elle désire tellement connaître la vie de Jésus, la vie de la Très Sainte Trinité, pour y puiser force et paix, comme de l'eau vive d'un puits sans fond, pour sa soif infinie.

Et voici l'Église avec sa liturgie ; l'Église qui englobe la réalité humaine et la réalité divine. Elle est la Mère des hommes, mais elle est l'Épouse de Dieu.

Et par sa liturgie elle *assouvit* d'une manière surabondante tous les désirs et toutes les soifs de l'âme.

Et par cette même liturgie l'Église prend tout le créé, la matière elle-même, qui fut, avec nous, entraînée dans la Chute. L'Église la purifie, la ramène vers Dieu, son Créateur, et l'oblige à servir, à adorer.

Elle embrasse le monde et l'homme. Elle surélève les arts jusqu'à leur plus haute puissance. Elle prend les saints livres pour enseigner et pour prier. Elle emploie du linge très pur et la cire des abeilles, l'eau et la couleur des vêtements, le chant, et les métaux vulgaires et précieux ; elle donne une voix à la vie intérieure, et ordonne celle-ci harmonieusement ; elle bâtit des cathédrales ; et elle donne à l'indicible des noms à la fois clairs et pleins de mystère, elle ordonne les cortèges et les gestes ; elle sonne les cloches ; elle traduit en symboles et en réalités expressives l'histoire de Jésus, et introduit l'âme dans cette vie de l'Homme-Dieu, avec ses mystères joyeux, douloureux et glorieux. Elle parle de la Sainte Trinité, et elle bénit le sel et les cendres. Elle assiste l'âme dans l'agonie ; elle bénit le feu nouveau ; elle jubile dans la louange, et elle supplie humblement.

Elle a construit l'année comme une cathédrale de prières : une cathédrale spirituelle, avec les autels des fêtes, avec les colonnes des dimanches, avec les rosaces et les vitraux incendiés des jours saints, avec les beaux portails des temps liturgiques : l'Avent, le Temps de Noël, le Carême, la Grande Semaine de la Passion ; avec les deux tours de la Nativité et de la Résurrection, avec la chapelle des fêtes de Notre-Dame, où tous les égarés et tous les affligés trouvent un refuge.

Notre Mère l'Église donne tout à notre âme et aux plus hauts désirs de notre esprit ; et en tout premier lieu elle nous donne Dieu lui-même : la Sainte Hostie.

C'est vers elle que toute la Liturgie converge, comme les routes des siècles vers le carrefour où est plantée la Croix, — elle est le vivant noyau, le cœur, l'âme, l'essence, la réalité, le commencement et la fin. Autour de ce mystère ineffable de l'humilité d'un Dieu, de cet amour divin, l'Église a ordonné la magnificence profonde et dramatique de sa liturgie.

Ce drame grandiose où la douleur alterne avec la plus haute jubilation, et la supplication prosternée, avec la louange, se passe toujours dans la présence redoutable de Celui qui est.

La Liturgie a, plus que toute autre chose, la puissance de faire connaître, même à des mécréants, — et j'entends par là des gens qui, comme moi naguère, n'ont pas reçu le baptême, — Notre-Seigneur Jésus-Christ.

* * *

C'est ce qui nous est arrivé, à moi et à bien d'autres hommes. Car par cette merveille divine de la Liturgie, — par une de ces belles portes de la cathédrale spirituelle, qui sont, je vous l'assure, toutes très étroites, — le bon Dieu m'a attiré et poussé à l'intérieur de son Église, pour y trouver son Fils.

Mais après quelles années douloureuses de luttés, de faiblesses, de résistance, — à travers quels doutes qui déchirent l'âme, arrive-t-on enfin au moment où simplement on se rend et se jette à genoux au pied de la croix, en sanglotant de joie et de gratitude !

(1) Conférence donnée à Liège.

Ayant à peine vingt ans en 1900, j'étais, comme presque tous les jeunes gens qui faisaient leurs études alors à l'Université d'Amsterdam, un parfait païen. J'ignorais Dieu absolument. J'exaltais la vie, la nature et l'art. Du Catholicisme tout m'était inconnu. Nous les considérons d'ailleurs comme une chose définitivement finie, contre laquelle il ne valait même plus la peine de lutter; il s'écroulerait de lui-même, tout seul. Notre ignorance était vraiment monstrueuse.

Mais l'inquiétude nous pourchassait.

Il n'y a rien à faire : l'infini tourmente l'âme humaine, même inconsciemment. Et rien de créé ne peut assouvir cette nostalgie. On souffre, on souffre de ne rien trouver de stable, d'assez grand, d'assez vaste, qui peut remplir l'énorme vide d'une âme qui ne connaît pas Dieu. On va chercher partout; une âme droite ne peut pas vivre sans une réponse définitive; elle va frapper à toutes les portes, elle prend n'importe quoi pour éteindre cette soif ardente, pour satisfaire ce besoin d'aimer; elle divinise l'humanité, ou elle se contente pendant quelques temps de choses absurdes, comme de la théosophie, du socialisme, du spiritisme.

Pourtant, si elle reste sincère avec elle-même, elle laisse bientôt toutes ces idoles; mais alors elle n'a plus rien. Elle est torturée par des questions auxquelles elle n'a pas de réponse. Et elle ne trouve pas la paix, nulle part.

Le païen que j'étais errait par le monde, pourchassé par un désir inexprimable de je ne sais quoi. Je croyais toujours trouver la réponse très loin de l'endroit où j'étais.

Ce sera une merveille, de voir, un jour, — quand tout ce qui est caché sera révélé, — comment Dieu conduit les âmes, d'après son plan impénétrable, vers la place définitive, où elles doivent vivre leur vie.

J'ai essayé, il y a longtemps, de décrire l'état d'une âme qui n'a plus aucune certitude et qui est torturée d'un désespoir sans nom. C'est le monologue d'un homme qui ne croit à rien.

J'écrivais : « Pourquoi ne puis-je me contenter de ce qui est là devant moi, palpable, limité, réel ? Pourquoi mon esprit invoque-t-il l'Infini et l'Éternité ? Je ne peux pas penser le Fini, et l'Infini est comme un gouffre dans lequel tombe une pierre qui n'atteindra jamais, au grand jamais, le fond. L'une et l'autre chose sont inconcevables pour ma raison... »

Le spectacle de cette nuit étoilée au-dessus de notre terre me bouleverse. Combien d'hommes ont crié comme moi leur angoisse, les innombrables soirs des milliers d'années, depuis que ces soleils ont été allumés dans la nuit du commencement ! Et personne n'a entendu les paroles libératrices. Et le plus effrayant ou le plus risible est bien ceci que, très probablement, il n'y a pas de mystères et que nous nous torturons en vain.

La solitude de l'homme, seul être qui pense, au milieu des mondes, n'est-elle pas affolante ?

Selon une hypothèse très acceptable, la terre, cette vieille planète, deviendra, après quelques milliers ou millions d'années, inhabitable, puis périra. Et ce sera comme si l'humanité n'avait jamais existé. Tout sera précipité à jamais dans le néant de l'oubli absolu. Rien ne portera plus en soi le souvenir de ce que ces étranges créatures qui, un jour, vivaient sur la terre et qu'on nommait des hommes, accomplirent et souffrirent. Les symphonies de Beethoven, la Bible, les guerres, les plus sublimes songes des saints, Dante, le désespoir, l'amour, la succession des empires, le Christ ! — tout cela était absolument, parfaitement vain, et ce gigantesque drame qui avait duré tant de siècles et dont il ne restait plus un témoin, aurait pu aussi bien ne pas avoir lieu. N'est-ce pas une dérision terrifiante ?

Un moment court comme la durée d'un éclair, nous sommes ici, sur la terre, vivants, avec de grands yeux ouverts, avec la tempête sauvage de nos passions, torturés par tous les désirs et tous les rêves, voulant étreindre l'impossible et le serrer sur notre cœur. Nous interrogeons le passé, nous lisons ce que les hommes ont pensé; nous ne pouvons pas comprendre. Nous interrogeons la terre, le ciel, les astres, les abîmes des espaces et les abîmes de notre âme; nous sanglotons d'extase et de nostalgie à la vue d'une belle chose, nous faisons de grands gestes passionnés et puis, tout à coup, nous restons étendus, immobiles et il n'y a plus rien, rien, rien. Les étoiles, vers lesquelles nous regardions avec un tel immense désir, ne se souviendront pas de nous. — J'écrivais cela.

Vous voyez qu'un tel homme est déchiré par tous les doutes. Mais puisqu'il faut vivre quand même, et que l'âme est *naturaliter christi-*

tiana, cet homme qui cherche éperdument, sera attiré par les manifestations extérieures du Christianisme.

A cette époque j'avais revu Notre-Dame de Paris; j'avais compulsé le beau livre de Male sur *L'Art religieux au XIII^e siècle*, et avec ces notes je tâchais de comprendre le monde qu'est une cathédrale.

Et pour connaître aussi complètement que possible ces merveilles de l'architecture du Moyen Age, j'étais obligé de lire les Évangiles, la Bible, que je ne connaissais que par des leçons d'histoire religieuse d'un pasteur protestant.

Je constatai donc, non sans surprise, que l'Église avait été quelque chose de très grand, une force qui avait produit, ordonné et vivifié toute une culture pendant des siècles.

Mais, c'était le passé.

Ce passé, si beau que rien n'avait encore paru sur la terre qui le surpassât, ce n'était pas notre vie. L'Église restait pour nous une phase bien finie de l'évolution spirale ou ondulante ou verticale de l'humanité! Car il est superflu de dire, n'est-ce pas ? que des païens comme nous étaient convaincus que l'Église n'était qu'une œuvre purement humaine.

Mais cette grande unité du Moyen Age m'impressionnait. Je commençais à comprendre que le Catholicisme avait été une force énorme, et lorsque je comparais notre siècle à ce grand passé, je voyais clairement la bassesse et la misère matérialiste de notre époque, qui nous avait, rêveurs humanitaires, d'ailleurs toujours égarés.

En ce temps-là, — nous habitons dans les environs de Bruxelles, — je découvrais Léon Bloy; je lus *La Femme pauvre* et *Le Désespéré*, que je trouvais certainement très beaux, mais dont l'auteur, que j'admire dans son intransigeance et à cause de son art visionnaire, me semblait être un monstre qui aurait survécu à un millénaire, enfin un anachronisme vivant !

Mais j'étais frappé par sa Foi, par son ardent amour de Dieu, encore que je ne crusse pas en Dieu.

Quoique séparé de sa conception de la vie, de son point de vue religieux par un abîme, quoiqu'il y eût dans ses livres, dans ceux au moins que je connaissais, une multitude de choses qui me paraissaient inadmissibles, même absurdes ou que je ne comprenais pas du tout, j'admire sans aucune réserve la plénitude de cette voix, sa puissance, la magnificence de son style. Et moi, mécréant, j'étais bouleversé par sa vision du mystère. Ah ! il y ne soupçonnais pas alors que Léon Bloy serait l'homme qui m'introduirait un jour dans la Maison du Père !

Lentement, imperceptiblement, mon attention était dirigée vers le Catholicisme.

J'avais lu la *Douloureuse Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*, par Anne-Catherine Emmerich, et parfois je compris dans un éblouissement subit, qu'il devait exister un monde dont je n'avais pas la moindre notion.

Mais l'Église me restait fermée, — je veux dire, l'Église actuelle. Et voilà que dans l'automne de 1906, je fus mis en face de cette réalité.

Le choc fut profond.

Par simple curiosité, invité par un ami qui m'écrivait que ce serait peut-être intéressant pour moi, au point de vue de l'art, de voir un monastère, j'allais chez les Trappistes de Westmalle près d'Anvers.

Et je constatai ce fait qui me renversa, que le Catholicisme était encore vivant, et vivant d'une intensité prodigieuse d'âme et d'esprit.

Et c'est là, dans cette abbaye cistercienne, que, pour la première fois je pris contact, encore très superficiellement, avec la Liturgie.

Ces impressions, je les ai notées, et je vous lirai ces pages, parce qu'on verra quelle ineffaçable empreinte l'office divin, le déploiement de la Liturgie, a laissée dans l'âme d'un mécréant, qui ne savait même pas au juste ce qu'était la Sainte Messe.

C'était donc un soir, à cette heure calme et claire qui suit immédiatement la disparition du soleil derrière l'horizon, que nous frappâmes à la porte du monastère. Un grand silence planait dans le ciel et sur la terre.

Un frère convers ouvrit et un de nous lui dit que nous étions attendus. Il fit un signe de la tête sans rien dire, et après avoir refermé lentement la grande porte d'entrée, il nous montra le chemin, par un sentier tout droit et pavé de briques, à travers un jardin désert, vers l'hospitium. D'abord il nous mena dans une petite chapelle, offrit de l'eau bénite que notre compagnon catholique accepta, disant doucement au frère que nous autres nous n'appartenions pas à l'Église. Il

nous regarda un moment, puis secouant imperceptiblement la tête, il s'agenouilla. Par une petite ouverture grillagée, on voyait l'église des moines. Une forme blanche, nous tournant le dos, était à genoux dans les stalles du chœur, priaît vers le lointain autel devant lequel brûlait la petite lampe rouge.

Puis, après une courte prière, le frère portier nous conduisit au parloir des hôtes, disant d'une voix très douce qu'il allait avertir le père hôtelier de notre arrivée, et saluant, de la tête, nous laissa.

Nous attendions en silence. Je me sentais, depuis l'entrée dans ce monastère, transporté dans un monde où la paix habitait.

Bientôt le père hôtelier arriva. Calme, les mains dans la ceinture, il nous parlait. Ses yeux me frappèrent, des yeux tranquilles et clairs comme l'eau, avec ce regard limpide qu'ont les vrais enfants. Il nous renseigna sur l'horaire des offices.

Je présentais un monde en dehors de la réalité connue de moi, un monde où on vivait dans une autre lumière.

Après le souper, le père hôtelier nous conduisit à la chapelle que nous embrassions du jubé où étaient nos places.

Déjà les moines entraînaient, deux à deux, et après avoir salué d'une profonde révérence l'autel, puis l'abbé, ils se mettaient, les pères blancs à gauche et à droite, le long des murs dans les stalles du chœur où brûlaient des lampes, les frères convers en bas de l'église, dans le crépuscule.

Pendant quelque temps il y eut un profond silence. Tous étaient à genoux, priaient. Puis, après un coup, ils se levèrent. On commençait les Complies.

J'écoutais immobile. Tout était si nouveau, si entièrement inconnu. Je n'aurais jamais cru qu'une telle chose — des hommes se vouant toute leur vie à la prière, — fût possible, existât encore dans notre temps.

Voici qu'on entame les Psaumes.

Le chant des versets psalmodiés allait comme les vagues puissantes et sonores de la mer ; j'écoutais, j'écoutais de tout mon être, et voici qu'après un court silence, une voix entonne le *Salve Regina*, puis tous les moines s'y joignent en chœur. Je tressaillis, je me blottis dans mon émotion.

Cette magnifique antienne, cette prière chantée monte et descend sur un rythme grandiose très simple et très grave ; cette musique me guérit, ces paroles et cette musique me délivrent de toute l'inquiétude, elles me font un bien immense.

Et pourtant quelle nostalgie indicible y vibre !

C'est fini. Je suis seul dans ma chambre. Je m'assieds sur une chaise. Je veux réfléchir :

Ici je sens l'ordre et la paix ; l'attention est dardée vers l'âme, vers tout ce qui est intérieur, vers l'éternel. Et nous, dans la vie du monde, nous vivons pour des choses extérieures. Nous pataugeons, comme des possédés, dans le chaos.

Où est donc la vraie vie ? la certitude ?

Tout près de moi, derrière ce mur, les moines reposent. Ils vont se lever tout à l'heure pour prier, pour chanter, pour adorer.

Sommes-nous des fous ? Ou est-ce eux qui se trompent ?

Je ne sais plus.

Pendant l'office de nuit, dans cette église où des hommes veillent et chantent et prient, je me sens vivre dans un monde, dans une réalité qui existe vraiment... Et il y a d'autres cloîtres, partout sur la terre, et je les vois tout à coup comme des montagnes qui réalisent le désir des vallées.

Il m'est impossible de penser qu'il n'y a pas une immuable réalité derrière cette beauté parfaite des paroles, des gestes, de la musique, des prières ; tout cela doit correspondre à un monde qu'on connaît par la foi... »

* * *

Je rentrais à la maison après quelques jours, et la vie quotidienne reprit son cours.

Je ne vous parlerai pas, — cela deviendrait fastidieux — des luttes intérieures, ni des angoisses par lesquelles il faut généralement qu'on passe, avant d'être prêt pour recevoir la grâce.

Pendant tout ce temps le bon Dieu vous observe, Il ne vous lâche jamais ; vous ignorez cette tendresse infinie. — Mais lentement, d'une manière toujours plus profonde, Dieu empoigne l'âme dans Sa main douce et formidable. Et c'est à pleurer de reconnaissance, lorsque, longtemps après, regardant en arrière, vous voyez le chemin parcouru, et que la bonté du Père vous mettait obstinément, sans que vous vous en soyez rendu compte, en face de choses qui vous frappent au cœur, et qui vous font réfléchir.

Pour moi, ce fut d'abord ma visite chez les Trappistes.

Puis, notre voyage, à ma femme, mon petit garçon et moi, en Italie. Dieu me prit par mon faible, ou plutôt par mon côté positif : l'amour de l'art. Je vis les *primatifs*.

Car mon admiration alla exclusivement vers l'art glorieux du Moyen Age. Les œuvres des artistes de cette époque éveillaient en moi des sentiments très profonds, de très anciens rêves. Au-dessus du sauvage tumulte de ces siècles formidables, tantôt cachée, tantôt flamboyante, mais toujours active et brûlante, — je sentais ce qui était leur conception de Dieu. Malgré la discorde et tous les déchirements, il y avait l'ordre, l'unité. La foi était vivante, pénétrait tout. L'art était simplement animé et porté par elle. Les hommes croyaient. Ils connaissaient Jésus et savaient pourquoi Il était venu sur la terre ; ils honoraient Marie et les Saints, chaque cyniquement de ces vies, chaque légende, narrée en paroles ou en images étaient, pour leurs âmes, un tremplin spirituel vers Dieu. L'art du Moyen Age, dans la construction des églises, dans les fresques, dans les hymnes et dans les tableaux, dans la musique et dans les plus beaux contes ou légendes, avec quelle force ne répercute-t-il pas ce désir, cette glorieuse nostalgie ? L'âme est portée très loin par cet art, et elle pressent des choses auxquelles on ne peut donner aucun nom ; il ouvre un monde qu'on ne peut pas dire, — et je sentais quelque chose d'analogue dans la Liturgie.

Le plus important événement — et mon voyage en Italie était jalonné de grandes découvertes : il suffit de dire que j'ai été à Assise, cette douce cité de saint François — fut pour le pèlerin sans la foi que j'étais, la Grand-Messe pontificale, célébrée dans l'immense Basilique de Saint-Pierre, par le pape Pie X.

Ah ! je n'oublierai jamais cette solennité grandiose.

D'abord l'entrée du cortège dans l'église, bondée de monde.

Lentement il s'avance par l'allée restée libre tout le long de la grande nef.

À la tête marchent, en violet et en rouge, les grands dignitaires de la Maison papale, puis les abbés mitrés, les évêques et les archevêques, puis suivent les patriarches et les cardinaux.

Et tout à coup, des clairons d'argent font retentir une marche triomphale. Le Pape est entré dans la Basilique, porté sur la *Sedia gestatoria*.

Un tressaillement d'extase passe sur la foule de milliers et de milliers de personnes qui sont venues de tous les coins du monde et qui — je l'ai su après, obéissant à la consigne du pontificat de Pie X qui avait interdit les ovations — tendent les bras, muets, — les visages émus d'une joie intense, les yeux clairs comme reflétant une lumière — vers cette grande figure blanche qui est le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La foule regarde et prie silencieusement. Et la figure blanche, qui bénit les multitudes, s'avance, portée sur le trône qui tangue doucement, comme un navire sur la houle des vagues, vers l'autel.

Je me sens devenir une parcelle infime de cette foule, de toute cette multitude qui vénère ce grand-prêtre, et vers lequel elle regarde, en pressantant derrière lui l'indicible gloire de Dieu.

Ce furent, pour l'âme pleine de doutes, des moments d'émotion intense et d'oubli d'elle-même ; mes yeux fascinés suivaient ce prêtre, ce père des chrétiens, comme l'ombre suit la lumière.

Et puis, après Tierce, — la Grand-Messe pontificale...

* * *

Quoique je sentisse fortement que cette splendeur sacrée ne pouvait pas être un simple jeu, que quelque part une réalité devait exister dont ces choses étaient les signes visibles et que je devais en chercher les sens, — je ne me mettais pas à genoux, simplement, humblement, pour croire et prier.

Le moment n'était pas encore venu.

Mais, tout de même, cette époque d'épaisses ténèbres, de doutes et de toutes les inquiétudes, était traversée par des éclairs de quelque chose qui ressemblait à la foi.

J'admira certainement la beauté de l'Église, la splendeur de ses offices, mais je ne savais pas encore que la Sainte Eucharistie en était la fin et l'âme vivifiante.

Je ne connaissais pas encore la vraie Croix. Mon âme devait être broyée.

Sans la douleur, sans la souffrance, on ne trouve pas Jésus, ni lorsqu'on est hors de la foi, ni lorsqu'on est dans la foi.

* * *

Un être qui m'était cher par-dessus toute chose, ma mère, mourut après de longues souffrances.

Et rejeté, après ce déchirement, dans le tourbillon de la vie de Paris, où j'habitais pendant l'hiver de 1909 à 1910, et où je fréquentais les milieux artistiques et littéraires, ce maelström du vide, — jamais je n'ai pu oublier les Trappistes, la Grand'Messe pontificale et ma morte.

Et c'est dans ce même Paris, que j'm'approchais de plus en plus du Catholicisme. Ne croyez pas qu'à cette époque j'eusse la moindre idée de me convertir !

Je vivais dans le vide. Il y avait bien l'art et la littérature. Mais que sont ces choses éminentes, pour une âme qui sans le savoir cherche Dieu de tout son désir, — comme une plante qui dirige sa tige vers le soleil ?

Au mois de décembre 1909, je vais deux fois chez Léon Bloy. Ce fut une grande joie pour moi de le rencontrer, de causer avec lui. Lui-même vint ouvrir la grille qui donnait accès à un petit jardin entouré de murs, devant le vieux pavillon où il habitait alors, situé derrière le Sacré-Cœur, tout en haut de la butte Montmartre. Avec son bon sourire il accueillit l'étranger. Je sentais immédiatement que la paix habitait cet homme, la paix intérieure, cette *pax quae exsuperat omnem sensum*. Les miroirs embués de ses grands yeux me regardaient de dessous le grand front puissant, avec le pli droit entre les sourcils.

Il m'a dit ce jour-là, tranquillement, lorsque je lui eus parlé de mes doutes, de mes recherches, de mon inquiétude : « Mon ami, si vous n'êtes pas dans l'Église, vous êtes dans l'erreur ».

Je me sentais attiré vers cet homme, qui ne se courbait que devant son Dieu et devant l'Église, et qui, peu connu dans le monde, se dressait grand et fort au milieu de la médiocrité moderne.

La seconde fois que j'allais voir Léon Bloy, il n'était pas seul, et « le Batave de derrière les digues » écouta une conversation entre Madame Henriette Charasson, André Dupont et Léon Bloy.

Après, un an devait de nouveau passer, avant que je retournasse chez le Vieux de la montagne.

Entretemps le bon Dieu me fit découvrir la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur, à Paris.

J'y allais presque chaque matin pour assister à la Messe conventuelle. Depuis la première fois que j'étais entré là et que j'avais assisté aux Vêpres, je me sentis comme chez moi, dans le silence et le recueillement de ce lieu. J'y retrouvais les mêmes sensations, et aussi fortes, que j'avais éprouvées chez les Trappistes : le chant grégorien et la Liturgie.

Nous allâmes aussi souvent que possible dans cette merveilleuse oasis pour l'âme assoiffée au milieu du désert chaotique de notre vie intellectuelle.

Et ce fut là, un matin, à la Grand'Messe, que j'ai senti qu'en réalité quelque chose d'ineffable se passait, lorsque le prêtre disait les mots consécrateurs sur le pain et sur le vin. Je ne pouvais dire comment et d'où cette pensée m'était venue, mais je savais, d'une certitude absolue, qu'il y avait quelque chose de changé, que quelque chose d'énorme venait de passer.

Nous y passâmes la nuit de Noël.

Et la surnaturelle beauté de ces offices me laissèrent tout vibrant. Plus encore que par l'extérieur magnifique du chant, des paroles, des gestes, de toute cette liturgie, je fus remué jusqu'au plus profond de mon âme par ce que je sentais derrière ce vêtement splendide ; je comprenais que chaque geste, chaque mot, chaque acte cachait un sens, était comme la flamme visible d'un invisible feu, était une réalité palpable du mystère, une aperception des péripéties divines.

Et je me demandais enfin, dans les moments où je croyais savoir que Dieu est le fondement, et où je sentais qu'il n'était pas possible que tout fût insensé et vain, que tout fût un songe de notre imagination, — pourquoi je ne me rendais pas, et pourquoi je ne croyais pas simplement, et pourquoi je ne priais pas ? Néanmoins, je restais un pauvre homme, ballotté par des sentiments contradictoires, tiraillé de doutes, lâchement hésitant.

Pourtant, le dimanche de la Passion, en 1910, me retrouve à la chapelle de la rue Monsieur. J'y reviens chaque jour de la Grande Semaine, et par la Liturgie de cette *Major Hebdomada* je touche la réalité ; Jésus, le Fils de Dieu, s'est laissé crucifier pour nous, et par les monnaies rouges de son sang, Il nous a rachetés.

Quelle sainte magnificence !

Ce fut la première fois que j'entendis et lus ces prières de deuil et ces poèmes d'extrême joie, les lamentations de l'office des ténébres,

avec l'appel plaintif : *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum nostrum* ; n'était-ce pas pour nous, cet appel, nous — les âmes sans Dieu ? — puis la grande fête blanche du Jeudi Saint ; les Impropres, l'adoration de la Sainte Croix, le chant de la Passion de l'Office du Vendredi Saint ; puis, le samedi matin, le chant de l'*Exultet* qui m'exalta comme jamais aucune œuvre d'art ne l'avait fait. Le désir de la joie en Dieu bâtit comme un arc-en-ciel de la terre aux cieux. Les cris sublimes de la Grande Préface suivante : *O certe necessarium Adae peccatum... O felix culpa !* me frappèrent droit au cœur.

Derrière tout ce que je voyais et entendais, je sentais des routes lumineuses vers Dieu.

Et en même temps j'avais la sensation douloureuse que je n'étais qu'un spectateur superflu.

A travers toutes ces ténébres qui m'habitaient, je ne pouvais pas distinguer le chemin de la vie, la place que je devais y occuper selon l'ordre. J'avais parfois le sentiment que j'étais l'enjeu d'une lutte. Et comme a dit Rimbaud : « Le combat spirituel est aussi brutal que les batailles d'hommes ».

Mais Dieu m'avait pris et ne me lâchait plus.

Je désirais croire ; croire que la vie, qui a l'apparence d'être absolument sans but, a un sens et est bâtie sur un fondement solide, — voilà où serait le salut, — et si tu vis attentivement, ne te laissant pas éblouir par les choses ou par les événements, mais scrutant toujours la profondeur, alors il faut bien que tu arrives, pauvre âme, en un très étrange et extraordinaire moment, à la Cause et que tu sentes les combinaisons, infiniment mystérieuses, de toute la création et la présence de l'Esprit de Dieu, d'une manière ineffable. Et je me disais : Jésus est en réalité, là, sur l'autel, dans le tabernacle. Il faut frapper à cette porte. *Pulsanti aperietur*, il sera ouvert à qui frappera.

La patience de Dieu ! Quel miracle ! Je connais une petite fille qui prie chaque jour depuis plusieurs années pour la conversion d'une amie de ses parents. Et l'enfant demandait naguère, un soir, après sa prière quotidienne pour cette âme : « Mais, papa, maman, ça dure-t-il toujours si longtemps pour les conversions ? »

Et vraiment, cet enfant a raison. Lorsque nous regardons en arrière, nous constatons avec étonnement ce long procès qui se déroule dans le secret de l'âme, avant qu'elle dise : « Oui », à l'appel de Dieu.

Pour la première fois j'entendis cet appel direct, pendant la Messe à la chapelle des Bénédictines, lorsque le prêtre disait les prières du Canon ; j'entendis alors cette pensée : Combien grande doit être l'émotion d'un homme, qui, seul depuis toujours, cheminaient par la vie et cherchait et ne trouvait jamais ce qui pouvait lui donner la paix, — de sentir et de comprendre que lui aussi est un enfant du Père, connu de Lui, aimé de Lui ; il n'est pas un atome absurde perdu dans les espaces ! — La joie du converti qui découvre cela !

J'entendis l'appel. Et je pris la résolution de parler à un prêtre. Mais lequel ?

Je ne connaissais personne. J'irais donc chez Léon Bloy.

Et j'y allai le 11 décembre 1910, un dimanche après-midi.

Dans le vaste atelier du vieux pavillon en haut de la butte Montmartre, introduit par Madame Bloy, la compagne extraordinaire de cet homme exceptionnel, je trouvais Bloy entouré d'amis. Il vint à ma rencontre, la main tendue. Il n'avait pas oublié mes visites de l'hiver précédent. Il me regardait de ses grands yeux pleins d'âme, comme un ami.

Les visiteurs me furent présentés : le peintre Georges Desvallières, André Dupont, un jeune écrivain qui, depuis, fut tué à Verdun, Jeanne Termier, poète remarquable, fille de Pierre Termier, qu'un certain nombre d'entre nous ont entendu il y a quelques semaines nous parler de Léon Bloy, et le sculpteur Frédéric Brou.

Dans la conversation générale, je ne pouvais tout de même pas dire à Bloy pourquoi j'étais venu. Et je commençais à hésiter. Ma lâcheté parlait : « Ce n'est pas le moment de lui demander un prêtre ; il vaut mieux attendre une autre occasion, — lorsqu'il sera seul ».

Après le départ des autres visiteurs, Frédéric Brou demanda à Bloy de l'accompagner à son atelier ; il voulait lui montrer un buste.

« Bien », dit Bloy, et il m'invita à être leur compagnon.

Et tout à coup la grande cloche du Sacré-Cœur, la Savoyarde, sonna trois coups. Les murs du vieux pavillon vibraient au choc des ondes sonores.

« L'Angélus », dit Bloy. Tout le monde, excepté moi, fit le signe de la croix. Bloy pria, les autres répondirent, tandis que les sons lourds et lents de la cloche continuaient à tomber.

— Il faut que je lui demande un prêtre, pensai-je bouleversé.

Et ce ne fut qu'au tout dernier moment, après avoir passé plus d'une heure chez Brou, que, dans la rue, lorsque je devais prendre congé, je lui fis enfin ma demande : « Je voudrais causer avec un prêtre. Connaissez-vous quelqu'un ? »

Il me regardait droit dans les yeux, de son regard ouvert et chargé d'une subite émotion. Il gardait ma main dans la sienne, et sa voix était chaude de joie, lorsqu'il me promit de parler de moi dès le lendemain matin à un prêtre de ses amis.

Et pendant mon retour à la maison, je pressentis toutes les merveilles à venir.

Et elles sont venues.

Car deux mois après, je fus baptisé, ainsi que notre enfant, un garçon de sept ans, à l'église St-Médard, à l'autre bout de Paris, par le premier Chapelain du Sacré-Cœur, et en la présence de Léon Bloy et de sa femme, mon parrain et ma marraine, et de mon nouveau frère, Jacques Maritain, qui, quelques années auparavant, était entré, lui aussi, dans l'Église, à la main de Léon Bloy.

Du premier coup nous étions introduits dans un milieu intensément catholique. Les amis de la famille Bloy, et en tout premier lieu les autres filleuls, Jacques Maritain et sa femme, accueillèrent les nouveaux venus que nous étions, ma femme, moi et notre enfant, dans leur cercle fraternel, avec cet amour surnaturel, cette grande simplicité de cœur, qu'on ne trouve que chez les vrais chrétiens. Tous les autres amis, des prêtres, des artistes, des savants, ainsi que ceux qui venaient plus rarement, avaient envers nous le même geste venant du cœur. Et tous, ils nous ont aidés, plus que je ne m'en rendais compte, à nous faire sentir que nous étions chez nous dans l'Église. Nous n'avions qu'à vivre avec eux, qu'à écouter, qu'à regarder, pour nous imprégner du Catholicisme.

Car le Catholicisme, — vous qui avez eu le bonheur d'être nés catholiques, vous le savez depuis toujours, — n'est pas une partie de la vie, ce n'est pas une espèce de béquille philosophique pour s'y appuyer dans le pèlerinage pénible de notre vie terrestre ; il n'est pas exclusivement politique, ou esthétique, ou éthique ou philosophique, mais il est tout cela à la fois et infiniment plus : il est la structure de la vie, il est l'âme et le cœur et l'esprit de la vie, il est la vie même de Dieu, de l'univers, de tous les hommes ; et ce Catholicisme dans sa plénitude, je l'ai compris par Bloy, par Maritain, par leurs amis, et surtout par les prêtres et les religieux que j'eus l'inappréciable bonheur de connaître par eux.

Quoique Hollandais de naissance et par toutes mes attaches, je considère comme une grande faveur bien gratuite du bon Dieu, qu'il m'ait fait catholique en France et précisément dans ce milieu-là. Car la France est toujours la fille aimée de l'Église.

* * *

Je devrais vous parler peut-être encore de la Sainte Eucharistie. Mais que puis-je vous dire, moi, le pauvre chrétien que je suis, après les hommes éminents qui nous ont parlé, ces jours-ci, avec la compétence de leur état, et dans un français infiniment plus pur, de ce mystère adorable de l'Amour divin ? Je sais seulement que l'Eucharistie est notre pain quotidien, et qu'elle fait partie intégrante du Saint Sacrifice de la Messe. Elle nous fait participer aussi intimement que possible à cet acte d'offrande, et en même temps elle nourrit l'âme.

Avant qu'on en ait fait l'expérience, on n'en sait rien.

On croit, le jour de son Baptême, connaître toute l'étendue et tout le contenu de la Beauté de l'Église.

Mais il faut le dire bien haut : en comparaison de ce que l'on reçoit dans le printemps de l'amour de l'âme avec Dieu, les trésors qu'on découvre et qui nous sont révélés plus tard sont inimaginables.

La vie de l'Église est infiniment plus riche, plus pleine, plus vraie, plus divine qu'on ne peut le pressentir.

Et la Liturgie devient toujours plus belle. Car elle est la vie même de notre Église, sa vie d'Épouse et de Mère, et en y participant, les âmes vivent entièrement de Jésus-Christ, qui ne demande qu'à se donner à elles humblement et chaque jour, sous l'apparence d'un pauvre morceau de pain.

C'est normalement par la liturgie que la vérité entre en nous, et jette l'âme dans la prière.

L'abbé Isaac, un père du désert, interrogé sur la vie de prière par Cassien, qui raconte ces entretiens dans le livre de ses conférences, dit déjà : « Je psalmodiais : un vers et du psaume m'a jeté en prière toute de feu. Parfois c'est la voix mélodieuse d'un frère qui a réveillé les âmes de leur assoupissement, pour en faire monter une ardente

prière. Je sais aussi qu'une psalmodie imposante et grave a donné quelquefois de grands mouvements de ferveur même à ceux qui ne faisaient que l'entendre ».

Et saint Augustin, dans ses *Confessions*, où l'âme moderne se retrouve entièrement, s'écrie (au sixième chapitre du IX^{me} livre) : « Combien versai-je de pleurs par la violente émotion que je ressentais lorsque j'entendais dans votre Église chanter des hymnes et des cantiques à votre louange ? En même temps que ces sons si doux et si agréables frappaient mes oreilles, votre vérité se coulait par eux dans mon cœur. Elle excitait en moi des mouvements d'une dévotion extraordinaire ; elle me tirait des larmes des yeux et me faisait trouver du soulagement et des délices même dans ces larmes ».

* * *

Combien d'exemples, pris dans le cercle restreint que je connais dans mon pays où le mouvement des conversions est considérable, pourrais-je vous donner de cette emprise renouvelée de la Liturgie sur les âmes dans un pays qui n'est plus catholique depuis trois siècles !

Mais il faut finir.

Et je vous demande pardon, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, de vous avoir parlé autant de moi-même ; ce n'est certes pas parce que je me trouve intéressant.

Mais je ne puis que constater et dire très simplement ce que Dieu a bien voulu faire pour moi. Et je remercie Messieurs les organisateurs de m'avoir procuré cette occasion de rendre témoignage à Dieu et de déclarer que tout est vide et vain au regard de la gloire de Dieu et en dehors de la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

PIERRE VAN DER MEER DE WALCHEREN.



Pierre Loti devant le problème religieux

« Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de morale, rien n'existe de tout ce qu'on nous a enseigné à respecter ; il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissances possible, en attendant l'épouvante finale qui est la mort ».

Ces lignes extraites d'*Aziyadé*, le premier livre de Pierre Loti, me remontent à la mémoire au moment où j'apprends que leur auteur a rencontré « l'épouvante finale qui est la mort ». Écrites à vingt-sept ans, elles traçaient comme un programme de vie auquel le lieutenant de vaisseau, sauf quelques pauvres tentatives de relèvement moral, est trop resté fidèle.

La longue série de ses livres, qui racontent ses pérégrinations et ses amours à travers le monde, témoigne toujours du même cynisme dans l'amoralité et de la même frayeur devant l'inévitable conclusion de la mort. Mêlée à ses jouissances et à ses admirations, cette hantise du destin fatal domine son œuvre et lui communique un mystérieux frisson. Les spectacles du monde et les joies de la vie dont il a usé et abusé ne le distraient jamais qu'un moment de cette terreur qui lui est entrée dans le sang et qui ressemble singulièrement au remords.

Âme errante, assoiffée d'infini, mais découragée de l'atteindre jamais, irréligieuse sans haine mais sans espoir, victime du doute, qui cherchait partout la vérité, mais avec la peur de la rencontrer, esprit en quête sous toutes les

latitudes d'une paix introuvable, cœur toujours affamé d'amour et toujours inassouvi, parce qu'il se retrouvait partout lui-même avec ses éternelles angoisses et son déplorable penchant vers une volupté qui redoublait sa tristesse, Loti pourra servir aux apologistes futurs d'exemple douloureux et terrifiant pour montrer que l'homme est créé pour Dieu et que rien d'humain n'est capable de satisfaire cet être « fait d'une argile étrange » et qui ne peut trouver son repos que dans l'Infini. *Fecisti nos ad Te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in Te.*

Poète tourmenté comme Chateaubriand, plus grand voyageur que lui, il a du moins renouvelé son sentiment par la variété des décors ; nul n'a autant parcouru notre globe, qu'il a enserré dans le réseau de ses itinéraires ; nul n'en a mesuré comme lui la grandeur et la petitesse. L'océan et la terre lui ont offert leurs visions magiques et leurs déductions ; il les a admirées, il en a joui, mais aucune ne l'a assouvi. Et il est bien près de dire avec Salomon dans toute sa gloire : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

Mais son désenchantement est sans remède. La vie lui paraît sombre et misérable : pas une étoile ne brille sur ce champ de ténèbres... Que c'est donc triste et déprimant ! Et si c'est là la vie, pourquoi sommes-nous ici-bas ? — Loti se pose bien la question, mais il répond par un « Qu'en savons-nous ? » qui se résigne au doute. Et cependant la réponse a été donnée, éclatante comme « la lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ».

Un jour, Pierre Loti se mit en marche vers cette lumière. Malheureusement, s'il a cherché en Palestine des visions neuves, s'il les a notées avec son incomparable talent de peintre, s'il a joui en artiste des sensations qu'elles lui donnaient, il n'est pas allé jusqu'au fond des réflexions qu'elles devaient lui suggérer. Son christianisme renaissant reste à la superficie de son âme, et jamais il ne descend aux conséquences pratiques : il n'est pas question de le pousser jusque-là. Ses déductions s'arrêtent toujours à temps, car, selon le mot de Remy de Gourmont, « ce qu'il y a de terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve ». Et voilà pourquoi il revint de son pèlerinage de Jérusalem, plus déçu que jamais.

Il ne fut pas plus heureux, hélas ! dans son voyage au pays des brahmanes. Ce qu'il n'a pu trouver à Jérusalem, les doctrines ésotériques de Madras et de Bénarès le lui donneraient-elles ?

Spectacle aussi attristant que singulier de voir cet homme, né chrétien, si pas catholique, dont l'enfance avait été nourrie des enseignements bibliques, tourner le dos à la Vérité et s'en aller, loin d'elle, chercher un refuge contre les angoisses du doute auprès de ces vieilles et stériles philosophies de l'Inde ! Il se laissa séduire par le charme d'une vague métépsychose et d'un *nirvana* final. Et cette pauvre consolation, neuve pour un blasé, le berça pour un temps. Et puis... ce fut toujours le même Loti, qui s'en alla quêter ailleurs d'autres sensations.

Quatorze ans après ses « expériences » de la Galilée, cinq ans après celles de l'Isphahan, il résumera, dans le *Château de la Belle-au-Bois-dormant*, ses opinions philosophiques en une phrase, qui dénote adéquatement son état d'âme et explique les pages sympathiques écrites à propos des spectacles religieux les plus dissemblables : « Tout est faux. Mais le contraire l'est encore bien davantage, et notamment plus absurde ».

Ah non ! cet impressionniste, dont la philosophie est perpétuellement hésitante et peureuse, ne fut pas un « penseur ». Par ses interrogations suggestives adressées au mystère des hommes et des choses, il a eu un singulier pouvoir d'évoquer les idées les plus graves et les problèmes les plus angoissants que puisse se poser l'intelligence humaine. Mais, à parler franchement, l'auteur de *Madame Chrysanthème*, et même celui de *Jérusalem* ou de *l'Inde sans les Anglais*, n'était pas dans la disposition d'esprit favorable à la découverte de la vérité. Il savait trop bien que la vérité, c'eût été pour lui la fin de ce qu'il appelait ses « mirages » et qui n'était, au fond, que le plaisir de la chair. Des bas-fonds de son être montaient trop de sensations impures avant d'introduire Dieu dans cette âme, il y avait une « désinfection » à faire.

Souhaitons qu'il ait opérée dans ses dernières années, rassénées par l'âge et assainies par le grand souffle patriotique de la guerre, où Loti a pu encore jouer un rôle utile et glorieux d'attaché d'état-major et d'écrivain propagandiste. Mais connaissons-nous jamais ici-bas le mystère redoutable de cette âme à ses derniers instants, et dans quelles dispositions elle s'est trouvée au moment de paraître devant Celui qui a dit : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » ?

Chan. PAUL HALPLANTS.



Pourquoi et comment former les États généraux

Nous avons fixé précédemment dans cette *Revue* (1) l'idée maîtresse qui a présidé à la création du groupe de propagande et à la publication des *Cahiers des États généraux* : c'est l'idée de la représentation des intérêts. Nous avons cherché à montrer l'importance et l'opportunité de cette initiative française. Il nous faut aujourd'hui revenir sur cette idée pour nous rendre un compte plus précis et plus détaillé de sa genèse, de sa portée, de la forme qu'elle est appelée à revêtir : nous le ferons à la lumière des études contenues dans le premier et le deuxième fascicule des *Cahiers*.

* * *

Que le régime parlementaire soit affecté de graves défauts, miné de faiblesses, plus personne ne songe à le contester. C'est devenu une banalité ; chaque jour livres, revues, journaux apportent à ce sujet de multiples témoignages ; dans la seule *Revue Catholique des Idées et des Faits* nous en avons relevé maintes fois la constatation sous les plumes les plus diverses. Mais autre chose est un diagnostic général de dégénérescence et d'incapacité, autre chose est l'indication nette des causes de cet état morbide.

Pourquoi le régime parlementaire ne donne-t-il pas actuellement ce que les citoyens ont en droit d'attendre du gouvernement, du dépositaire de l'autorité civile ?

(1) Voir la *Revue catholique*, nos du 13 avril et du 18 mai 1923.

Le comité de rédaction des *Cahiers des Etats généraux* définit ces causes dans un article sur *la réforme de la représentation nationale*.

« D'où est venue, dit-il, l'impuissance de l'État et du Parlement ? Des causes suivantes : 1^o La représentation actuelle est fondée tout entière sur la manifestation des opinions ; de là, pour les intérêts réels permanents du pays, impossibilité de se manifester ; 2^o la représentation actuelle est fondée sur les divisions des Français en partis : de là, impossibilité pour les Français d'établir entre eux cette union durable qui est pourtant une impérieuse nécessité ; c'est une cause grave de faiblesse pour l'État ; 3^o la représentation actuelle est fondée sur la subordination du représentant à l'électeur : le représentant se trouve ainsi entraîné à sacrifier trop souvent l'intérêt national à son propre intérêt électoral ; ainsi s'explique la timidité du Parlement devant toute réforme qui exige des sacrifices temporaires de la part des Français ; 4^o La représentation actuelle est fondée sur une confusion entre la souveraineté et la représentation : le Parlement avait été conçu comme l'organe permettant au pays de contrôler le Pouvoir souverain. Or, en pratique, le Parlement s'érige en organe de la souveraineté ; il est donc appelé à se contrôler lui-même, ce qui est impossible. De cette confusion vient l'impuissance du Parlement à assurer la bonne gestion des Finances publiques.

« A son origine, le système dit représentatif avait été conçu comme un moyen de limitation des dépenses : or, dans toute l'Europe, il est devenu une cause d'accroissement des dépenses et de gaspillage. » (*Cahiers*, I, pp. 10, 11.)

* * *

Si telles sont les sources du mal, nous savons dans quel sens doit être cherché le remède.

« Toute réforme, écrit la direction des *Cahiers*, doit tendre à placer l'intérêt national au-dessus de tous les groupes et partis ;

» Elle doit tendre à faire de l'organe de la souveraineté le défenseur de l'intérêt national, et donc à le soustraire à la pression constante des partis ;

» Elle doit tendre à distinguer la souveraineté de la représentation, afin de faire cesser la confusion entre l'organe d'action et l'organe de remontrances ;

» Elle doit tendre à faire l'union des Français par un mode nouveau de représentation. » (*Cahiers*, I, pp. 12, 13.)

* * *

S'agit-il donc de supprimer le Parlement, de renvoyer à leurs affaires privées députés et sénateurs pour confier à un autre organisme le soin de légiférer ? Ce n'est pas ce que proposent les initiateurs du mouvement. Contrairement à d'autres, juristes et sociologues, ils n'entendent nullement préconiser l'instauration d'un parlement professionnel.

« Nous ne demandons pas que les États généraux soient chargés de faire les lois. Les États doivent être l'organe d'information, de consultation, pour la préparation et pour l'application des lois. Ce sont les États qui fourniront la matière même des lois par les usages et coutumes qu'ils dégageront de la vie nationale et qu'ils présenteront, après l'épreuve du temps, à la reconnaissance de l'État. » (*Cahiers*, I, pp. 18-19.)

Répondant dans le n^o 2 des *Cahiers* à certains journaux qui objectaient que les États seraient un second parlement,

Georges Valois disait : « L'objection tombe : le Parlement, c'est l'État, ou, au moins, le champ clos où les partis se disputent l'État ; l'autre assemblée ce sont les États, où les corporations viennent parler à l'État au nom de leurs intérêts. » (*Cahiers*, II, p. 148.)

Puis, répliquant à ceux qui redoutent un conflit entre les États et le Parlement, Valois dit très justement : « Étant entendu que les États ont l'ambition de représenter tous les intérêts corporatifs de la collectivité française, et non pas seulement telle ou telle catégorie d'intérêts, la crainte qui se manifeste est inintelligible.... La doctrine républicaine veut que le Parlement soit l'expression idéale de la nation *une* : comment une nation *une* pourrait-elle entrer en opposition avec la nation apparaissant dans sa diversité matérielle totale ?... Si l'on redoute de voir se manifester la diversité devant l'unité, c'est que l'on a dans l'esprit l'idée que l'unité nominale n'est pas l'unité de fait. » (*Cahiers*, II, pp. 151-152.)

* * *

Comment concevoir cette représentation des grands intérêts nationaux devant le Parlement ?

Elle sera utile, elle répondra pleinement à son but, si elle reflète la vie sociale, non une vie sociale factice, mais la vraie vie sociale, avec ses facteurs essentiels.

La rédaction des *Cahiers* prévoit trois plans sur lesquels s'organisera cette représentation : le plan de la famille, le plan des groupements régionaux, le plan des groupements corporatifs ; et, comme l'homme ne vit pas seulement de pain, il est entendu que les groupements d'ordre spirituel (religieux, scientifiques, artistiques, professions libérales) seront représentés aussi bien que les groupements économiques.

* * *

La famille d'abord.

Elle est la cellule sociale, a-t-on dit souvent. Mais a-t-on toujours compris la signification intégrale de ce mot ? En a-t-on assez tenu compte ?

Si la famille est le creuset où s'élaborent les générations futures, le chantier où se forment les citoyens de la patrie, les fidèles de l'Église, « chantier de vie et d'immortalité » suivant la magnifique expression du Père Sertillanges, n'est-il pas rationnel qu'elle ait sa représentation et qu'elle occupe le premier rang ? Les délégués des associations de familles, des ligues de familles nombreuses n'ont-ils pas leurs vœux à formuler ? Lisez à ce sujet, dans le Cahier n^o 2, le discours prononcé par M. François-Marsal, sénateur et ancien ministre, sur *la politique familiale de la France*.

* * *

La région après la famille.

Diverses sont les régions, diverses les populations qui y vivent et y travaillent ; divers leurs besoins, diverses leurs mentalités et leurs aspirations. Sans briser l'unité nationale, sans compromettre la prospérité de la patrie, Bretons et Provençaux, Flamands et Wallons, peuvent être admis à formuler leurs doléances et leurs desiderata.

Les corporations enfin. Nous en parlerons dans un prochain article.

GEORGES LÉGRAND,
Professeur d'économie sociale.



L'Église russe et les Soviets⁽¹⁾

On voit par tout ce qui précède que, dès à présent, le régime soviétique peut compter pour le défendre sur une partie fort notable de... l'Église Russe. Il s'est trouvé près de cinquante prélats pour accabler leur vieux patriarche sur lequel est depuis longtemps suspendue la hache du bourreau (2), et pour chanter les louanges d'un régime notoirement, agressivement athée, et — ajouterai-je — athée d'un athéisme non de laboratoire, mais d'apache. Et ce — un an seulement après la retraite forcée du patriarcat; cinq ans — après l'installation au pouvoir des tyrans rouges. Que sera-ce dans cinq autres années, si ces tyrans se maintiennent au pouvoir?...

Qu'une intervention armée « blanche » à la Denikine se produise demain : elle verra se dresser devant elle non seulement l'armée rouge, le J. P. Ou (3) et tout l'outillage gouvernemental soviétique, mais aussi un bataillon d'archevêques et d'évêques dociles sinon empressés et qui n'hésiteront pas à appuyer le régime existant de toute la force de leur autorité. On vient d'excommunier à Moscou les membres du « Concile » de Karlovtsi (Carlowitz, en Yougo-Slavie), lequel, à la fin de 1921, avait à la majorité des voix proclamé l'indissolubilité de l'union entre l'Orthodoxie et la monarchie romanovienne. On n'hésitera certainement pas à anathématiser les ennemis actifs éventuels de la Russie Rouge. En quoi du reste, on n'aura qu'à suivre l'exemple de l'ancienne Église russe synodale — et même l'Église russe d'avant Pierre I — laquelle, comme je l'ai dit dans mon étude précédente (*Revue catholique des Idées et des Faits*, 1922, numéros 26, 27 et 28), avait bien des fois mis ses poudres à la disposition du trône contre ceux qui le menaçaient. *Hodie mihi, cras tibi*. Après Otrépiew, après Pougatchow, après Mazeppa, d'autres encore (4), nous aurons très probablement le général Wrangel ou le grand-duc Nicolas, pour peu que ceux-ci sortent sérieusement de leur passivité actuelle.

A part une « intervention » armée hypothétique, les prélats russes soviétisés ont du reste d'autres champs d'activité devant eux. Ils ont tout d'abord à combattre l'opinion passablement répandue d'après laquelle l'orthodoxie serait persécutée en Russie ! Le Concile de Moscou vient, on l'a vu, de proclamer *urbi et orbi* le contraire ; et dans un télégramme adressé à l'Archevêque (Anglican) de Carterbury, télégramme motivé par la note récente anglaise à caractère ultimatif, le nouveau « Conseil Supérieur de l'Église Orthodoxe Russe », élu par le Concile, proclame derechef que « la vie religieuse » jouit en Russie d'une liberté comme elle n'en avait jamais connue sous les régimes précédents. « Quant aux ecclésiastiques condamnés par l'autorité civile pour avoir violé les lois de la République soviétique, la responsabilité morale retombe, dit le télégramme, sur eux et leurs instigateurs secrets... Si les personnes en question avaient accompli leurs actes criminels en territoire anglais, ils auraient subi de lourds châtements en Angleterre aussi. »

(1) Voir *Revue catholique des Idées et des Faits* du 8 juin 1923.

(2) Il est certains degrés d'abjection auxquels un honnête homme se refuse à croire. On voudrait penser qu'il y a ici des dessous que nous ignorons. Les quarante-six évêques n'auraient-ils adopté leur attitude inqualifiable que pour assurer — à la suite d'un accord secret avec les Soviets — la vie sauve au Patriarcat ? C'est une simple hypothèse que j'émetts. Eh bien, je dirai que même si elle se confirmait, l'attitude des évêques ne se justifierait pas. Ce serait un compromis inadmissible. Jamais Mgr Tychon lui-même n'y aurait du reste consenti. A part cela : comment peut-on compter sur la bonne foi des Soviets ?

(3) Encore des hiéroglyphes ! Traduisons : *Gosudarstvennoe Politicheskoe Oupravlenie* = Administration politique d'Etat. C'est l'ancienne *Tché-ka*, alias *Tchérygitchaïka* débaptisée par convenance.

(4) Contrairement à ce que je croyais (n° 26, p. 10), certains de ces noms figuraient encore au moment de la Révolution dans l'office du « Dimanche de l'Orthodoxie ». L'hetman Mazeppa, entre autres. (Otrépiew, d'après la théorie officielle, serait le véritable nom du premier des « faux Démétrius » dont une série parut, on le sait, au début du XVII^e siècle.)

Voilà pour les prêtres fusillés pour avoir refusé de livrer les vases sacrés, pour le métropolitain Benjamin, pour Mgr Budkiewicz, pour tant d'autres encore... Le télégramme est signé entre autres : « Antonin, métropolitain de Moscou », « Pierre, métropolitain de Sibirie », etc... On le voit : voilà un zèle qui ne demande qu'à s'exercer. On peut facilement s'imaginer les résultats qu'il obtiendra quant au personnel du bas clergé ! Tous les éléments suspects de tiédeur à l'égard de la social-apachie selon le modèle soviétique, seront éloignés sinon « supprimés » ; le sont déjà très probablement, en partie, sinon en très grande partie. Tous les carriéristes sans foi ni loi seront poussés aux premières places. Beaux jours en perspective !...

Que peuvent contre pareil état de choses les orthodoxes sincères ? Je ne le vois pas trop. En Russie même, le terrorisme sous ses formes diverses finira par briser presque toutes les résistances. Ce qui survivra s'amalgamera peut-être au « vieux-ritualisme » dont j'ai précédemment parlé ; devra en tout cas se cacher, se terrer, en attendant quoi ? de problématiques événements qui pourront fort bien, après tout, ne jamais se produire... Car ce n'est pas une des moindres preuves de la solidité du régime léniniste que l'attitude actuelle de la majorité de l'« *Ecclesia docens* » russe. Pensez-vous que, s'ils n'étaient sûrs de voir le soviétisme durer, tous ces Antonin, Evdokime, et autres Krasnitsky eussent si facilement brûlé leurs vaisseaux en partant avec armes et bagages, l'hosanna à la bouche, dans le camp de Trotsky et de Djerjinsky ?...

L'Église russe « émigrée » est tout aussi impuissante à enrayer cette « soviétisation ». Il existe un dicton populaire russe qui dit que le coucou de nuit finit toujours par avoir raison du coucou de jour. (En citant ce dicton, je tiens à dire que je ne veux manquer de respect à personne ; et j'espère que si le Prince Troubetzkoï me dénonce de nouveau aux sommités monarchistes russes, pour avoir osé dire ce que je pense de l'Église russe dans une revue catholique, il vaudra bien ne pas se prévaloir de cette citation !) L'« *Ecclesia docens* » russe émigrée, contient dans ses rangs un certain nombre de personnalités éminentes, un nombre plus grand, je crois, de personnalités qui le sont moins ; enfin un nombre tout à fait minime, au sujet duquel des doutes agaçants harcèlent mon esprit sans doute porté trop au soupçon. Mais là n'est pas la question. Il pourra venir de là des choses instructives, excellentes peut-être ; elles pourront, ces choses, être utiles en termes persuasifs sinon éloquentes ; un nouveau « Concile » de Karlovtsi pourra être — sera très probablement — tenu ; des contre-anathèmes pourront y être lancés... N'importe : tout ce qui sera dit et publié par cette *Ecclesia docens* émigrée pourra produire une vive impression sur les milieux émigrés russes croyants : cela restera lettre morte pour les Russes de Russie et n'arrivera même probablement pas jusqu'à eux.

Pendant ce temps, les quarante et quelques prélats qui ont déposé et dégradé Mgr Tychon continueront à répéter onctueusement à leurs ouailles que le Gouvernement des Soviets est le seul qui s'efforce d'édifier le Royaume de Dieu sur la terre ; qu'il a été établi par Dieu ; qu'il ne persécute pas la religion et assure à l'orthodoxie une liberté complète ; que ses ennemis méritent toutes les malédictions... Laquelle des deux fractions d'Église finira par avoir raison à la longue ? La réponse n'est pas douteuse, pourvu que le régime dure.

Car *that is the question*. Et ici nous touchons véritablement du doigt le lien étroit qui unit la religion — tout au moins l'orthodoxie — à la politique. On se croirait revenu aux beaux jours de Byzance, alors que les dogmes et les enseignements de l'Église d'Orient se modifiaient presque de visu selon la personne du souverain. Voyez la querelle des images. Rome reste inébranlablement attachée à la tradition. Mais sur les rives du Bosphore, un empereur iconoclaste monte-t-il sur le trône, un Concile se réunit qui anathématise le culte des icônes. Irène et Théodora arrivent-elles au pouvoir, voilà le culte des images rétabli. *Vérité d'hier, erreur d'aujourd'hui. Et vice versa...* Si le régime soviétique s'implante à Moscou définitivement, il est bien difficile de douter que l'orthodoxie russe ne soit soviétisée pour de bon. S'il tombe (mais quand et comment ?), il est non moins sûr que le Concile de 1923 sera officiellement promu au rang d'un second « brigandage d'Éphèse », ce à quoi il a du reste tous les droits et pour lequel il est bien permis de le tenir dès à présent.

L'attitude des Églises orthodoxes d'autres pays que la Russie, celle du patriarcat de Constantinople (qui sera bientôt suivi, espérons-le, par les autres patriarcats d'Orient), ne sont évidemment pas sans importance ; mais tout cela est réversible. Si la diplomatie européenne reconnaît un jour définitivement et officiellement les Soviets, les diverses églises russes orthodoxes finiront par agir de même envers le Con-

cile et l'Église russe soviétisée *mutatis mutandis*. Cela ne se fera pas d'un coup ni en un jour, ni facilement, mais, à la longue, cela se fera.

En attendant, il est évident qu'aucun orthodoxe sensé et sincère, pourvu qu'il soit à même de bien juger de la situation (mais en Russie il existe des millions d'orthodoxes qui, par ignorance ou peur d'autres causes, en sont absolument incapables), ne peut envisager le Concile qu'avec écoeurement et mépris. Beaucoup le proclameront « anticanonique ». Ce côté de la question me touche, je l'avoue, peu ; en effet, il est notoire que le régime sous lequel l'Église de Russie avait vécu depuis Pierre le Grand jusqu'en 1917, était absolument anticanonique, l'institution des « procureurs généraux du très saint Synode » en tout premier lieu. C'est là un point qui est acquis, et sur lequel il n'y a pas à s'étendre. Un orthodoxe russe serait donc, je trouve, mal venu de jeter la pierre au Concile de 1923 pour cette raison seule. Mais il y a beaucoup plus : la vilénie et les bassesses dont le Concile vient de se rendre coupable, sont une raison amplement suffisante pour le traiter comme il le mérite, plus encore que l'attitude du patriarchat « Œcuménique » ou des Églises orthodoxes non-russes.

Avouerai-je cependant que certains procédés du Concile, certaines des choses dites et faites au Concile — ou ailleurs — me paraissent quelque peu familiers ; me rappelant un passé plus ou moins lointain, passé qui, hélas, n'a pas été sans taches dans plus d'un domaine et notamment dans le domaine ecclésiastique et religieux ? Avant-hier notamment j'entendais affirmer à une conférence publique très orthodoxe, que tout ce qui était mauvais dans l'ancienne Église russe, l'Église synodale, le servilisme notamment (le mot a été prononcé plus d'une fois), semblait avoir cherché un refuge, paraissait s'être donné rendez-vous dans le sein de l'Église Vivante et autres groupements. Il y a, je crois, beaucoup de vrai dans cette affirmation. Et quand, sous les voûtes augustes du « Christ Sauveur », dans son grand discours du 2 mai, Wvedensky (actuellement, je l'ai dit, archevêque) s'écrie que « le soleil de la vérité sociale a lui » lors de l'avènement des bolchéviks au pouvoir, je me rappelle involontairement ce prélat du temps de Catherine II, saluant l'Impératrice au cours d'une de ses pérégrinations en ces termes : « Laissons les astronomes démontrer que la terre tourne autour du soleil ; notre soleil à nous circule autour de nous »... (1).

Terrorisme pour expliquer les agissements inqualifiables du Concile ; soit ; mais, pas terrorisme seulement...

L'ignominie de certains de leurs successeurs ne doit pourtant pas nous faire oublier — ce qui serait une injustice suprême — l'héroïsme des prélats, des prêtres et des simples laïcs qui ont souffert pour leur foi. Leur nombre est grand, et notre vénération, notre amour à leur égard doivent être sans bornes. Certains de ces martyrs ont fait preuve d'une ténacité, d'une sérénité qui font venir les larmes aux yeux et commandent l'admiration. Puissent leur exemple et leur Calvaire n'avoir pas été improductifs à la longue !... Mais avouons que l'horizon est bien noir pour le moment...

Jusqu'à présent, le mouvement monarchiste russe avait eu pour un de ses principaux mots d'ordre (sinon pour le principal), l'orthodoxie. Je persiste à croire, ainsi que je le disais l'an dernier, que sur ce point son programme devrait être révisé. Et j'ai maintenant des raisons nouvelles. Comment peut-on se servir d'un mot d'ordre que l'adversaire peut très facilement utiliser ? Admettons que les Bolchéviks aient été des monarchistes ; aurait-on pu les combattre au nom du principe monarchiste ?... Les faits sont là pour prouver que désormais les Soviétiques ont une Église à eux, à leur convenance, prête à les défendre au nom de cette même orthodoxie que les monarchistes russes inscrivent en première ligne sur leur drapeau. Il ne sert de rien d'injurier cette Église, quelque révoltante que soit son attitude. Il ne s'agit pas non plus de répudier l'idée orthodoxe. Il faut tout simplement adopter une tactique plus nette et quelque peu modifiée dans les questions religieuses.

Les monarchistes russes « responsables » auraient tout intérêt à aborder les représentants d'autres confessions religieuses — et évidemment du catholicisme en premier lieu — et à leur tenir à peu près ce lan-

(1) Mais combien le servilisme d'aujourd'hui est plus odieux encore que celui de naguère ! Sous la monarchie la situation de l'Église en Russie a pu être parfois très pénible. Le régime Impérial la tenait certainement en cage. Cette cage n'était même pas toujours dorée. Mais ce régime était profondément respectueux de l'orthodoxie. Beaucoup de souverains de la dynastie Romanoff étaient d'une piété grande et sincère. Aujourd'hui, au contraire... Que dire surtout des jeunes générations ouvertement et systématiquement déchristianisées ?

gage : « Ce qui se passe maintenant en Russie ne menace pas l'orthodoxie seule, mais la religion en général, quoi qu'en disent les Judas en soutane ou même mitrés. Serrons donc les rangs. Ne luttons plus isolément. Nous vous demandons votre appui, car nous voyons bien que nous, orthodoxes, ne pouvons rien seuls. Rapprochons-nous les uns des autres ; oublions ce qui nous divise et souvenons-nous seulement de ce que nous avons en commun. Sachez aussi que nous renouons une fois pour toutes, de tout cœur, sans réticences, sans arrière-pensée, aux anciens errements (1), à toute contrainte en matière religieuse. Liberté complète pour tous les cultes (2), dans la Russie que nous voulons réédifier. Voilà un engagement que nous prenons avec une franchise absolue ». Je crois qu'un pareil langage, s'il était réellement tenu, éveillerait de vives et de précieuses sympathies. Et qui sait si, à un certain tournant de l'Histoire, il ne pourrait pas jouer un rôle décisif ?...

En attendant, les intérêts de la religion, de toutes les religions, dans cette Russie soviétique qui a réussi à constituer son Église rouge, auxiliaire précieux pour un Gouvernement apacho-athée, ne pourraient que gagner énormément à la formation d'un front glorieux unique.

Espérons qu'un tel langage sera tenu. Il s'impose. Car si quelque chose d'approchant a été sûrement dit, la netteté et la précision nécessaires n'ont pas encore été, selon moi, atteintes.

D'ici là et comme gage de dispositions aussi excellentes on pourrait attendre des dirigeants du parti monarchiste russe, certes non une rupture avec, mais une grande liberté d'allures à l'égard de telle personnalité de l'*Ecclesia docens* russe émigrée dont l'hostilité envers certaines autres confessions chrétiennes est aussi notoire qu'intempestive.

Comte PEROVSKY.

P. S. — A ceux de mes lecteurs qui n'ont pas connaissance de mon article sur *L'Église russe et la Monarchie* paru dans la *Revue catholique des Idées et des Faits*, l'an dernier, je me permettrais de rappeler les conclusions auxquelles j'y étais parvenu. J'y disais (n° 27, p. 11) : « Tout ce qui précède nous permettra, je pense, de répondre en connaissance de cause à cette question : L'Église Russe peut-elle être, oui ou non, une alliée précieuse pour la cause monarchiste ? C'est avec tristesse que je dois conclure qu'à pareille question il ne peut être donné qu'une réponse négative... L'Église Russe est incapable de servir efficacement d'alliée à la cause monarchiste ». Je pourrais même, si je le voulais, aller plus loin encore... Et ailleurs : « On me répondra peut-être : Pourquoi ne parlez-vous pas du grandiose mouvement religieux dont la Russie est actuellement le théâtre ? De ces Églises

(1) Ces jours derniers j'ai eu l'occasion de me rencontrer plus d'une fois avec une personnalité éminente de l'Église Russe « vieille-ritualiste », actuellement émigrée comme moi ; et ces « anciens errements » sont présents à mes yeux avec une particulière netteté. Je ne veux pas parler des persécutions horribles et sanglantes dirigées contre les « vieux-ritualistes », à la fin du XVII^{me} siècle. Mais au XX^{me} siècle même, que de coups d'épingle, que de chicanes, que de tracasseries ! Un « Concile vieux-ritualiste » assemblé à Moscou, en 1910, (c'est-à-dire cinq ans après que l'Ukase impérial décrétant la liberté de conscience a paru), ne peut s'occuper de la canonisation d'Avvakoum, brûlé vif plus de deux siècles auparavant, parce que le Ministère de l'Intérieur certainement « soufflé » par le Saint-Synode le lui défend. Les « vieux-ritualistes » ne sont même pas autorisés à ériger une croix en bois sur l'emplacement du bûcher. Et ce sont là deux faits entre mille. A quel régime insupportable ont donc dû être soumis ces honnêtes gens, ces excellents patriotes, ces fervents orthodoxes (en broutille avec l'Église officielle), pour que mon interlocuteur en fût arrivé à un état d'âme qu'il caractérisait ainsi : « Lors de la guerre avec le Japon, je priais naturellement pour le succès des armes russes. Mais en mon for intérieur, je ne pouvais que souhaiter le succès des Japonais, puisque j'avais la conviction qu'une victoire du régime existant rendrait notre situation de beaucoup plus intolérable. Plus les armées russes essayaient de défaites, plus au contraire elle devenait meilleure... » ! Si jamais une Russie monarchiste renaît (ce que je souhaiterais ardemment), il faut que les faits engendrant avec raison un pareil état d'âme soient rendus absolument, irrévocablement, physiquement impossibles... Et combien d'autres bien autrement révoltants on pourrait citer !

(2) Je rappellerai à mes lecteurs que c'est ce que le Saint-Siège demandait pour la Russie à Gênes, l'an dernier.

archicombles de ces majestueuses processions, de ce prestige toujours grandissant qui entoure la personne du Patriarche Tychon ? A cela je répondrai : Ce mouvement religieux existe ; c'est un fait certain ; c'est un fait consolant ; mais ce mouvement religieux n'empêche pas qu'un mouvement notoirement anti-religieux et d'un athéisme agressif continue à exister ; il n'a pas sauvé d'une mort horrible des milliers de prêtres martyrs ; il ne semble pas avoir souvent empêché les profanations d'églises. Ce soi-disant « front religieux (orthodoxe) » me paraît d'essence bien passive et ne semble pas effaroucher outre mesure les odieux Soviets. Ceux-ci ne l'aiment pas, certes, mais s'en accommodent. (*Qui sait même s'ils ne sauront un jour l'utiliser ?*)... Qui nous dit qu'au cas d'une tentative sérieuse de restauration monarchiste quelques uns des adversaires les plus décidés de pareille restauration ne sortent justement des rangs du clergé ?... Le mouvement monarchiste pourrait fort bien, je le répète, rencontrer dans le sein du clergé, quelques-uns de ses ennemis les plus sérieux, et nous pouvons être sûrs qu'il s'en trouvera qui sauront manier les textes des Saintes Écritures au moins aussi, sinon plus adroitement, que ne l'ont fait, au cours des siècles, leurs prédécesseurs, encore que dans un sens tout opposé » (*Ibid.*).

Ces lignes, parues en 1922, avaient été écrites un an auparavant (n° 28, page 10).

A mes lecteurs de dire s'ils les estiment justifiées par ce qui est arrivé depuis.

C. P.



L'Idée religieuse dans l'œuvre de M. Henry Bordeaux

Au début de sa carrière littéraire, à l'époque où il écrivit *Ames modernes*, M. H. Bordeaux se laissa prendre aux séductions du paganisme païens inclus dans les ténébreuses littératures du Nord. Comme l'auteur des *Chants de la pluie et du soleil*, auquel il a fait allusion dans la Croisée des chemins, il disait lui aussi « Ma pensée habite une plus haute montagne que la petite morale de la multitude : la montagne de l'avenir du peuple... Homme, j'ai des passions créées ma personnalité ». L'individualisme était en 1890, la règle de sa vie. Ce ne fut que l'ivresse bientôt dissipée de quelques années de jeunesse.

Isolé dans Paris, loin de sa province natale, il se retint vite compte qu'il ne « valait guère plus qu'un mot détaché d'un texte » (1). Il s'est souvenu que « notre naissance a créé notre dépendance. Une maison, un clocher, un horizon, familial, de chers visages penchés, voilà ce que nos yeux ont commencé par voir. Ainsi nous avons pris contact avec la réalité. Cette réalité-là, française et catholique, elle est la couleur de notre vie » (2). Il laissa alors la société étayer son moi et « reprit, comme Antée, ses forces en touchant la terre, la terre où sont ses morts ». (3) Il était arrivé à un carrefour. Hésitant sur la route où il devait s'engager, il s'arrêta un instant. Mais un événement douloureux eut tôt fait de lui montrer le chemin qu'il devait suivre. Ce fut la mort de son père.

Il rentra en Savoie, revint habiter la maison familiale, méditer dans le petit cimetière où dormaient de leur dernier sommeil ceux qui l'avaient précédé dans la vie, il entra

prier dans l'église de son village et dès lors le catholicisme le ressaisit tout entier.

Ce fut la tradition dont l'emprise est si forte sur les âmes qui l'amena peu à peu à la foi. Car tradition et foi sont deux compagnes qui cheminent nécessairement l'une près de l'autre. De même que la justice et la miséricorde, dit le Livre Saint, s'entredonnent un éternel baiser de paix, de même la tradition et la foi ne se séparent pas. Celle-ci suppose celle-là. La foi ancestrale héritée de la continuité des générations est l'âme de la tradition. Cette tradition qui procède de la foi, est devenue l'idée directrice de toute l'œuvre de M. H. Bordeaux. Aussi un des plus grands romanciers catholiques de notre temps, M. Emile Baumann, a-t-il pu lui rendre ce témoignage : « Dans l'histoire de la renaissance de l'esprit traditionnel au début du XX^e siècle, les livres d'Henry Bordeaux occuperont un chapitre important. parce que l'idée de tradition en est la substance. Ils se sont formés autour d'elle comme le fruit autour du noyau. Je n'en vois pas un seul qui ne se rapporte au culte de la famille, de la maison, du pays natal, à la sujétion de l'héritier vis-à-vis de ses ascendants, au lien des vivants et des morts, à la loi religieuse et morale que nul n'est libre d'abolir ou de changer » (1).

Le catholicisme que professe M. Bordeaux transparait dans presque tous ses livres, encore qu'il ne fasse pas directement œuvre d'apologétique. Ce n'est point l'affaire d'un romancier. « Un romancier, a-t-il écrit, ne fait que des livres d'observations. Mais si toutes ses observations concordent pour montrer, dans la religion, le plus puissant et le plus bienfaisant levier de la force humaine, il me semble que la leçon qui se dégage de son œuvre est assez claire » (2).

Lui-même n'a pas fait autre chose. Au lieu de nous montrer le catholicisme agissant directement sur l'âme d'un chacun, il a tourné le problème et nous l'a montré fonction de ses principaux groupements ou organismes dont est faite la société. A quoi bon nous montrer l'arbre, n'est-il pas plus simple de considérer ses fruits ? Eux seuls nous permettront de juger de la qualité de celui qui les a produits.

Aussi s'est-il appliqué à nous faire apparaître le catholicisme comme un principe d'ordre et d'harmonie, régissant au mieux les rapports sociaux (3). Comme Taine il a vu en lui « la paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés », pour l'amener à accomplir, malgré les difficultés de toutes sortes qui embroussaillent sa vie, dans toute sa rigueur, son devoir d'homme tel qu'il s'impose à lui. « Si le catholicisme, non content de fortifier notre vie intérieure et de nous soutenir dans les épreuves, est, en outre, le meilleur agent, la meilleure garantie d'ordre et de bonheur, soit au point de vue personnel, soit au point de vue général, s'il se trouve résoudre toutes les difficultés de l'existence individuelle et sociale, sa vérité n'est-elle pas dès lors prouvée ? » (4)

M. Bordeaux ne procède pas autrement et en cela il suivait son maître, M. Paul Bourget, dont une de ses œuvres

(1) EMILE BAUMANN, *La tradition et la foi dans les romans d'Henry Bordeaux* (*Revue des Jeunes*, 25 septembre 1921).

(2) Lettre inédite du 25 octobre 1920 citée par M. J. Ferchat, *Le Roman de la Famille française*.

(3) *La religion protège toutes les forces vitales en les orientant et en les disciplinant* (La vie au théâtre 5^e série, p. 287).

(4) Pèlerinages littéraires, p. 198.

(1) MAURICE BARRÈS, *L'appel ou soldat*.

(2) HENRY BORDEAUX, *Ames modernes*.

(3) HENRY BORDEAUX, *La croisade des chemins*.

les meilleures, peut-être même son chef-d'œuvre, *Un divorce*, lui avait inspiré les lignes que je viens de citer.

On comprend donc que, dans son œuvre spécialement consacrée à la famille, il ait mis en pleine lumière ce que celle-ci devait à l'Église. J'ai dit ailleurs (1) quelle était pour lui la chartre sur laquelle se fondait le mariage indissoluble, fondement de la famille. Je voudrais cependant compléter cette notion par les belles pages que le compatriote de Saint-François de Sales a écrites l'an dernier au moment de la célébration du centenaire de ce saint. Elles donnent un aperçu exact de la transformation que subit la famille sous l'influence de la doctrine du Christ.

L'amour, écrit-il, a été renouvelé, transformé par le christianisme. Faites le tour de la société païenne, vous y trouverez le désir et la volupté, avec la joie, la satiété, le désenchantement, la cruauté même qui en découlent, mais l'amour dans son obsédante recherche de fusion et de durée lui demeure étranger. Seul, Platon en a l'intuition dans le *Phédon* et dans le *Premier Alcibiade*. A la beauté passagère, il oppose l'âme immortelle. Celui qui aime la seule beauté du corps, explique-t-il, n'aime point véritablement et c'est pourquoi il se retire quand la jeunesse se flétrit. Socrate dit à Alcibiade : « La beauté de ce qui est à toi commence à passer, au lieu que la tienne ne commence qu'à fleurir ».

« Pour mieux marquer cette chair périssable de l'empreinte divine, le christianisme, recueillant le mariage de la société antique, en fait un sacrement. Jamais la femme ne mesurera assez ce qu'elle doit au christianisme qui lui a rendu cette grâce et cette dignité sans lesquelles elle pourrait être un objet de plaisir, de passion ou d'ordre familial, mais non pas un objet d'amour. Par lui, elle est devenue la dame de la Chevalerie. Même dans l'amour coupable, il n'a pas laissé d'introduire — qu'on relise *Bazajet* ou *Phèdre* — ces scrupules, ces délicatesses, ces remords, ces élans vers le sacrifice qui font autour de l'abîme où il s'agit, comme une garde d'archanges déchus.

« Ce sera le sacrement de mariage qui communiquera à l'amour humain un caractère indissoluble et le marquera d'une empreinte éternelle. Le premier mot qui vient aux lèvres, quand on aime, n'est-ce pas le mot qui ne devrait jamais franchir une bouche humaine, n'est-ce pas *toujours* ? On n'est pas maître du lendemain, et l'on ne veut pas d'un bonheur furtif : tout en nous et hors de nous est fragile et précaire, et l'on repousse le temps et parce que ce n'est pas assez de donner l'instant présent et son cœur qui ignore, on distribue d'un mot l'avenir qu'on ne connaît pas à celle ou celui que, peut-être, on ne connaît pas davantage. Il suffit d'une exaltation, et même d'une illusion pour croire, de bonne foi, que notre amour ne changera pas quand tout change. Mais cette illusion, cette exaltation, voici que dans l'amour sacré du mariage chrétien elles vont devenir une réalité, oui, tout change, et nous changeons, et la beauté passe, et la jeunesse, et le charme lui-même, mais non pas un amour qui, par-delà beauté, jeunesse et charme plus durable que tous autres attraits, puise ses puissances de vie et de durée, non dans la chair, ni dans le cerveau, mais dans notre cœur, troisième ordre des réalités selon Pascal qui l'appelle, charité, oasis toujours rafraîchie, toujours verdoyante lorsque la source divine a jailli » (2).

(1) *Henry Bordeaux et la Famille française* (Réforme sociale), 1-16 juillet 1919.

(2) *St-François de Sales et l'amour dans le mariage*. Conférence prononcée à la Société des conférences, le 17 janvier 1923.

La religion catholique a renoué et revivifié l'ancien état social que nous avait laissé l'antiquité païenne. Le Christ a établi l'unité sans laquelle il n'y a ni développement, ni prospérité possible. Le verset de Saint Mathieu que M. Bordeaux a pris comme épigraphes de son roman *La Maison* est une vérité sociale que l'on ne saurait méconnaître. « *Omne regnum divisum contra se dissociabitur et omnis civitas vel domus divisa contra se non stabit* ». *La Maison* qui ne vise que le cas particulier de la famille nous donne la synthèse de toute la doctrine sociale de l'Église, celle que M. Bordeaux a depuis longtemps adoptée. « Fleur d'une pensée et fleur d'un art, *La Maison*, écrivait un délicat et fier critique (1), m'apparaît comme une sorte d'hymne coronal où les forces bienfaisantes, exaltées par l'œuvre entière de l'écrivain, reçoivent de sa part le suprême et collectif hommage. Ce livre achève en cycle. « C'est bien en effet la cime de l'œuvre de M. Bordeaux. Depuis la *Peur de vivre*, *Les Roquevillard*, *La Croisée des Chemins*, elle s'est avancée par étapes successives jusqu'à cette éclatante manifestation de sa foi religieuse. Car sa foi dans la Maison fut, il le déclare lui-même, la foi dans la Maison éternelle où revivent les morts dans la paix. »

Mais le Christianisme n'a pas limité son action bienfaisante à la Famille seulement, il l'a débordée et en a fait bénéficier aussi le monde des travailleurs, particulièrement ceux qui vivent de la terre. C'était la terre et plus encore ceux qui la cultivent, qu'il visait, lorsqu'il donnait son plein assentiment à la fameuse campagne de Barrès voyant surtout « les deux thèmes enchanteurs des sources et des chapelles », M. Bordeaux ne se contentait pas comme lui d'une vague spiritualité. Il proclamait bien haut l'alliance conclue entre le sentiment religieux catholique et l'esprit de la terre. Et dans un vigoureux raccourci qui dénote de la part de son auteur, une profonde compréhension de l'histoire, M. Bordeaux a très exactement décrit l'évolution de cette alliance.

« Le Christianisme, écrivait-il un jour dans *L'Écho de Paris* (2), dans sa merveilleuse entente de la sensibilité humaine, n'a rien détruit d'inutile, il s'est contenté de donner un sens à des aspirations confuses et à des désirs indécis. Nulle part mieux qu'à Rome on ne se rend compte de cette continuité. Les âges s'y unissent, s'y enchevêtrent, dans une suite ininterrompue. Les temples païens s'épanouissent en basiliques chrétiennes, tels le Panthéon, saints Côme et Damien, sainte Françoise-Romaine. La voie Appienne conduit aux catacombes. Sur l'arène du Colisée, on cherche les traces des martyrs dont le sang fleurit là comme les roses rouges qui bordent les bassins du temple des Vestales. Du Palatin, dont les ruines au printemps sont battues d'une vague de hautes herbes, on compte les dômes et les croix. Et voici que dans la crypte même de Saint Pierre, cette impression d'une continuité qui ne renonce à rien de précieux ni de solide, trouve son symbole dans la statue du premier pontife romain, qui est celle d'un consul romain à qui l'on a changé le chef, tant le geste de détruire est ici inusité, quand il est possible d'utiliser, de reconstruire, ou de maintenir. Changer le chef, tout est là : donner une idée à ce qui n'est que forme.

« Le même travail s'est opéré sur notre sol. Seulement disséminé dans les forêts et sur la prairie il s'aperçoit moins.

(1) ABBÉ VINCENT. *Ames d'aujourd'hui* (2^{me} série), p. 388 en note.
(2) 29 avril 1914.

Barrès voit juste quand il assure que nos pères catholiques ne s'étaient pas détachés du vieux domaine sacré et n'avaient fait qu'y planter la croix.

« ... Quand Barrès, écrit-il toujours dans le même article, disait que l'Église maintenait dans la campagne la vie spirituelle, il n'affirmait rien que de rigoureusement exact, mais il ne disait pas encore assez. L'Église y maintient par surcroît la vie agricole. On ne peut l'atteindre sans atteindre avec elle cette douceur obscure que l'homme éprouve à travailler la terre. L'esprit qui veillait sur les eaux, qui s'enfonçait au cœur des forêts, qui s'élevait des champs avec la buée du matin, menacé par toutes les coalitions du progrès, par le massacre des arbres, la captation des sources, le bruit des machines, la demi-science des écoliers, s'était réfugié humblement dans le dernier asile religieux. Il y avait fait sa soumission et si le clocher s'écroule, il demeurera dans les décombres. Le laboureur ne saura pas pourquoi il ne chante plus, en tenant les mancherons de sa charrue ; mais dégoûté de tracer toujours le même sillon, il s'en ira chercher une place à la ville. Car il ne connaîtra plus la paix des champs ».

Cette page, écrite en 1914, eût fort bien pu servir de préface à la noble et généreuse campagne que M. Henry Bordeaux mène aujourd'hui dans *L'Echode Paris* sur la misère des prêtres de France. C'est que l'Église n'est pas qu'un effet de paysage, elle est un signe de vie spirituelle. Elle est un symbole : or, elle n'est plus rien sans le maintien de cette vie spirituelle qu'elle représente de cette vie profonde au-dessus des bassesses et des tristesses de la vie ordinaire. « N'est-ce pas le prêtre qui est chargé de maintenir et de développer cette vie spirituelle ? Mais pour la maintenir autour de lui, faut-il encore qu'il la maintienne en lui-même. Nos églises, écrivit un jour à M. Bordeaux un curé de campagne, reprenant le mot de Barrès, ont besoin de saints. Nos prêtres doivent avoir le souci avant tout de leur vie intérieure. Ne sont-ils pas les guides, les conseillers, les directeurs, les confesseurs, les confidentes de leurs paroissiens ? Ne les aident-ils pas à porter le lourd fardeau de la vie ? Il importe donc qu'ils soient libérés de toutes préoccupations matérielles qui dissiperaient en eux cette force mystérieuse capable de provoquer les plus nobles dévouements. Même dans le plus grand dénuement, nos prêtres par leur vertu nous éblouissent comme un coup de soleil sur des haillons. Ces prêtres admirables qui ne veulent pas qu'on dise d'eux qu'ils souffrent de souffrir, dont la guerre a retrempe la qualité des âmes, entretiennent la vie spirituelle dans notre société corrompue et l'empêchent de se précipiter dans l'abîme. Devant la misérable situation qui leur est faite, c'est un véritable appel que M. Henry Bordeaux crie au pays tout entier. Cri combien plus éloquent que celui de M. Maurice Barrès, parce qu'il vient non seulement du plus profond d'un cœur de Français, mais aussi et surtout d'un cœur de catholique ! « Il n'est pas possible de laisser plus longtemps nos prêtres dans l'embarras, conclut-il. Il n'est pas possible d'être catholique et de ne pas se préoccuper de la vie du prêtre. C'est un devoir de conscience. » En rappelant ce devoir à la collectivité, l'auteur de la *Maison* ne s'est pas contenté de remplir son rôle d'écrivain, c'est-à-dire d'avertisseur, il a du même coup, une fois de plus, affirmé sa conviction religieuse et sa foi catholique.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la pensée religieuse de M. Henry Bordeaux. La conception qu'il se fait du rôle

de la famille au sein de la société et de celui de ses différents membres émane d'une morale, d'une sociologie toute pénétrée de christianisme. Les désordres dont il nous donne la triste peinture dans beaucoup de ses romans sont le fait de l'éloignement de toute vie intérieure de ceux qui les occasionnent. Ils servent à nous bien faire comprendre dans quel état anarchique tombe fatalement la Cité sans Dieu, celle où il n'a pas la place souveraine, à laquelle Il a droit. Comme le disait fort justement un de ceux qui sont tombés à Verdun : « L'ordre social n'est pas fondé sur la force, mais sur l'amour et il ne dépend pas d'un sabre dressé sur un trône mais d'une croix adorée dans chaque foyer » (1). Cette phrase pourrait bien servir d'épigraphe à son œuvre tout entière qui n'en serait que la passionnante et véridique illustration.

Son aveu de catholicisme est d'ailleurs formel. De même que Pascal prétendait que rien de grand ne se fait sans la passion, de même M. Bordeaux prétend que Dieu inspire tout ce qui est grand et noble. « On sert sa famille, sa patrie, un idéal, Dieu. » — « L'amoralité, a-t-il dit encore, ne saurait donner la perfection catholique qu'aux petites œuvres bornées. Toutes les grandes œuvres se sont ruées à l'assaut de Dieu ». Quelques-uns de ses romans, tels *La Maison*, *La Neige sur les Pas*, *La Résurrection de la Chair*, *La Chair et l'Esprit*, *La Maison morte* et cette délicieuse *Croisade des Enfants*, sont des actes de foi publics, qui compromettent et classent définitivement un auteur.

En résumé, l'œuvre de M. Henry Bordeaux est nettement catholique. Elle l'est d'inspiration et d'affirmation. C'est une œuvre forte, tout imprégnée de l'idée de Dieu qu'elle proclame hautement et courageusement. Elle est constructive. Elle s'efforce d'édifier la société par le moyen de sa cellule initiale, la famille, sur la base que le Créateur a entendu lui donner. Elle me fait songer à cette coutume canadienne que rapportait Mgr Landrieux, évêque de Dijon, dans une de ses récentes pastorales de Carême.

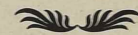
Quand une équipe de défricheurs s'attaque à une forêt pour « faire de la terre », comme disait le père Chappedelaine elle commence par élaguer sur la lisière le plus bel arbre. On ne l'abat point. Mais on lui attache une grosse branche en travers, afin que l'équipe travaille à l'ombre de la croix.

« C'est, dit Mgr Landrieux, toute la vie qui est ainsi imprégnée de christianisme. »

De même l'œuvre de M. Henry Bordeaux est abritée par une formelle profession de foi catholique et ainsi l'idée religieuse se trouve être l'âme de la plupart de ses livres.

MAURICE LIGOT.

(1) Parole citée par M. PAUL BUREAU dans *l'Indiscipline des Mœurs* (Bloud, Paris), 1921.



Nous prions une fois de plus nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.



Notes sur les Sacrements

L'Eucharistie (1)

II. — LE SACREMENT.

Notre-Seigneur s'immolant au sacrifice eucharistique sous la forme d'un aliment et d'un breuvage, il semble raisonnable d'en conclure que c'est pour être mangé et bu. S'il est une chose évidente dans l'institution eucharistique, c'est celle-là. Et comme les hommes d'aujourd'hui ne voient plus l'évidence, en matière religieuse, mais se bornent à apprendre des formules par cœur, beaucoup s'imaginent que le but de l'institution eucharistique est de perpétuer la divine présence parmi nous. L'Eucharistie, pour eux, est un objet d'adoration, non, ou accessoirement, un objet de consommation. Et alors, franchement il faut conclure que Notre-Seigneur a été mal inspiré en choisissant pour voile de sa présence une matière aussi friable que le pain, aussi épanchable que le vin.

Chaque fois que le Sauveur a parlé de l'Eucharistie, il n'a parlé que d'aliment et de boisson. « Prenez et mangez », dit-il ; « Prenez et buvez ». Il ne dit pas : « Prenez et adorez », il ne dit pas : « Prenez et vénérez », il dit : « Prenez et mangez ». Et dans l'Évangile selon saint Jean, dans le discours qui annonce l'Eucharistie, il n'est question de rien d'autre. « Mon corps est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage... En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez point la vie en vous ». Jésus ne se préoccupe que de cela : il veut nous donner l'aliment de nos âmes. Il n'exclut pas l'adoration, et, puisque nous l'avons réellement présent parmi nous, il est naturel que nous l'adorions ; c'est même un devoir strict ; mais ce n'est pas le but qu'il a en vue... Le sacrement eucharistique est fait pour nourrir, n'est fait que pour cela.

Jésus ne s'est pas borné à choisir un aliment pour revêtir sa présence d'une apparence sensible ; parmi les aliments, il a choisi celui qui est, entre tous, l'aliment quotidien. Pourquoi ? Sinon pour marquer que le sacrement est fait pour être mangé tous les jours. Si les sacrements se définissent des signes sensibles qui marquent, chacun, une grâce spéciale et la produisent dans l'âme, l'aspect sensible de l'Eucharistie indique qu'elle doit être l'aliment de nos âmes et l'aliment quotidien. Le corps a besoin de manger tous les jours ; l'âme aussi.

La communion quotidienne est donc, non pas le luxe des âmes dévotes, mais la pratique normale et raisonnable du chrétien. Le corps, s'il n'est nourri, est incapable d'accomplir le labeur auquel Dieu le destine, ainsi de l'âme. Le baptême met en nous un germe, la confirmation rend la plante adulte, mais, même lorsqu'elle atteint sa pleine croissance, la plante ne peut vivre sans aliments.

Évidemment, la nécessité de l'aliment quotidien n'est pas si rigoureuse pour l'âme que pour le corps, l'âme ne meurt pas nécessairement de quelques jours de jeûne eucharistique. Cette nécessité existe néanmoins, et peut se traduire comme suit :

Le Christ nous impose une loi morale très dure ; si dure même qu'il la déclare lui-même inapplicable sans son aide. Il répète souvent, et saint Paul le développe après lui, que nous ne pouvons rien sans sa grâce. En fait aussi, on constate que peu d'hommes arrivent à réaliser, non pas la perfection de cette loi, mais ses commandements stricts ; peu d'hommes atteignent la mort sans connaître le péché mortel, et l'Église, en célébrant, entre autres, la virginité, comme un trait de vertu héroïque chez les saints, reconnaît cette extrême difficulté du devoir chrétien.

Jésus nous dit aussi qu'avec son aide, nous saurons accomplir sa loi. Son aide, il nous la propose par les sacrements, entre autres par l'Eucharistie, *aliment quotidien*. La plupart des chrétiens considèrent la communion comme un luxe destiné à rehausser les jours de fête, refusent de la recevoir comme Jésus le demande. Il s'ensuit que la plupart d'entre eux tombent parfois dans le péché. Il est bon qu'ils sachent à qui ils doivent s'en prendre, et à quoi.

* * *

L'Eucharistie est le produit de la messe. Le sacrement de l'Eucharistie, c'est la victime immolée au sacrifice eucharistique, la communion c'est le repas sacrificiel, la participation au corps de la victime de ceux qui ont offert le sacrifice.

Le Christ présent dans l'hostie, c'est le Christ immolé à la messe. Le sacrement n'étant donc que le produit du sacrifice, il s'ensuit qu'on ne peut les séparer. On ne conçoit pas plus de communion sans sacrifice, que de messe sans communion.

De la messe comme du calvaire, toute grâce émane. La grâce coule de l'autel, se répand par le monde, sur l'Église, sur les âmes ; mais c'est une grâce en suspens. Le sacrifice attire aux hommes la bienveillance divine ; Dieu ne demande dès lors qu'à les accabler de ses bienfaits, mais pour que la grâce descende, agissante, dans nos âmes, il faut en quelque sorte que nous la captions, qu'elle pénètre en nous par les canaux que le Christ a lui-même établis ; et ces canaux ce sont les sacrements.

La façon normale de prendre sa part aux bienfaits de la messe, c'est de la prendre par le repas physique qu'elle prépare. Le sacrifice eucharistique du Christ est la préparation d'un repas ; conçoit-on la logique des âmes qui veulent participer au sacrifice et refusent de participer au repas ? Il se peut évidemment que, pour des raisons indépendantes de la volonté, on ne puisse communier ; dans ce cas, la participation au sacrifice s'exprimera par le désir de communion, qu'on appelle la communion spirituelle, et qui peut toujours accompagner l'assistance à la messe.

Si l'on en conçoit guère de participation active aux grâces de la messe, sans la communion ou le désir de communier, on ne conçoit pas davantage de communion pleinement féconde sans union au sacrifice.

Le sacrement d'Eucharistie n'a pas, pour but, simplement, de nous unir au Christ ; il nous unit au Christ-victime, au Christ immolé à la messe, il nous donne part aux fruits de son immolation ; la communion n'est rien d'autre que la conclusion du sacrifice, le partage de ses fruits. Comment dès lors faire abstraction du sacrifice, lorsque l'on communie ?

Et cependant, combien de chrétiens pieux préfèrent la communion en dehors de la messe, — pour ne pas mélanger les dévotions ! — et en arrivent à s'étonner qu'on ne puisse consacrer les hosties en dehors de la messe, puisqu'on peut les distribuer !

La communion est et n'est que la participation au sacrifice. Si l'on ne peut unir les deux matériellement, il est loisible de recevoir le sacrement en dehors du sacrifice, comme d'assister au sacrifice sans recevoir le sacrement. L'Église est sage et bonne en gardant une réserve des espèces consacrées, qu'elle distribue à tout instant. Encore le chrétien doit-il savoir ce qu'il fait, et qu'à chaque fois qu'il s'approche de la Table sainte, c'est au Calvaire qu'il monte pour appliquer ses lèvres aux plaies de la Victime, et boire le sang rédempteur.

* * *

Les sacrements sont un point de départ, non une fin : il est très important de le rappeler à propos de l'Eucharistie.

En effet, l'Eucharistie est une institution tellement sublime ; elle dépasse tellement tout ce qui existe sur la terre, que, malgré soi, on s'y arrête. L'union de l'âme à Dieu dans la communion est le plus ineffable des mystères d'amour, et apparaît comme la cime au-dessus de laquelle on ne monte pas.

Car, en même temps que la bouche consomme le corps du Christ l'âme de celui-ci s'empare de la nôtre et la serre d'une étreinte ineffable. Tandis que son corps est notre aliment, notre âme est le sien. Il s'en repaît, il s'en nourrit, il l'assimile, à tel point que, comme la nourriture dans le corps qui la mange, nous devenons en quelque sorte un seul être avec lui. Les apparences du pain, aliment de nos corps, est le signe sensible de ce que le Christ opère dans nos âmes. « Il se fait par l'amour, écrit le Cardinal Billet, une transformation de l'âme dans la sienne... par laquelle l'homme est, d'une certaine façon, changé en le Christ bien-aimé » (1).

Faveur insondable ! Sainteté sans nom ! L'âme de l'homme absorbée par l'amour infini et transformée en lui, jouit dès cette terre de la sainteté même de Dieu, de sa puissance infinie d'aimer. On conçoit que la grandeur de cette union eucharistique fasse les délices des âmes ferventes, que les auteurs mystiques la chantent inlassablement,

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, du 18 mai 1923.

(1) *De Eccles. Sacram.*, p. 79, I.

qu'elle apparaisse comme le terme de la dévotion après lequel on ne peut, plus gagner.

Cependant, il y a là un écueil assez grave. Lorsque, à la suite des théologiens, on veut serrer de près en quoi consiste exactement cette union de l'âme au Christ dans la communion, on constate qu'en dehors de l'union très mystérieuse de l'âme du fidèle à l'âme humaine de Jésus, il y a simplement une augmentation de la grâce divine, qui produit une présence plus intime de Dieu dans l'âme, et une augmentation de cette puissance divine d'aimer dont Dieu met le germe en nous par le baptême, et qui a pour objet de nous rendre forts pour l'action.

La grâce nous est *infuse*. C'est-à-dire que Dieu la *verse dans* nos âmes ; (cest le sens du mot *infus*), sans qu'elle nous enlève nos tendances naturelles au péché, sans qu'elle nous en préserve automatiquement ; elle se borne à nous rendre *capables* d'y résister et de pratiquer la vertu. Elle nous rend *capables*. Cette capacité nous devons l'exercer. Et voilà la raison, — la voilà, il n'en faut pas chercher d'autre, — pour laquelle le contact de tant d'âmes dévotes nourries de pain divin, est comme celui d'un fagot d'épines, sans que l'amour divin semble guérir leur humeur acariâtre, ni rejaillir, chez elles, en amour du prochain.

La sainteté eucharistique ne dispense donc pas l'homme de l'effort personnel. Malgré l'union sacramentelle, l'âme reste aux prises avec elle-même et avec la vie, enrichie de forces nouvelles, il est vrai, mais obligée de s'en servir, et de lutter pour que ces forces soient utiles.

L'Eucharistie nous donne une impulsion d'amour ; il faut que nous obéissions à l'impulsion. L'Eucharistie est l'aliment de notre vie divine, elle est le grand moyen de sanctification, elle n'est qu'un moyen le but reste la charité effective, active, de l'âme qui consacre toute sa volonté à Dieu. Si Dieu inonde nos âmes de grâces par le Saint Sacrement, si Jésus s'unit à elles d'une manière ineffable, toutes ces faveurs ne suppriment pas la liberté du vouloir humain, et l'âme transfigurée en Dieu par la grâce du baptême d'abord, par l'union eucharistique ensuite, garde le devoir de répondre à l'action divine, par son action à elle, par le sacrifice de ses passions. Le devoir de la lutte spirituelle continue donc après la communion, comme il a commencé avant. Loin de nous dispenser de marcher au combat, l'Eucharistie nous arme *pour* le combat.

* * *

L'inverse est vraie aussi. L'Eucharistie augmente nos forces pour le combat ; par contre l'action du sacrement dépend de la ferveur de l'âme qui le reçoit. C'est saint Thomas qui le dit dans la *Somme théologique*.

Je ne sais quel mystique compare l'âme à un sac où l'on verse du grain. Du moment que le sac est ouvert, le grain y entre, — c'est l'état

de grâce, — mais si l'ouverture est étroite et si le grain est abondant, il en coulera beaucoup hors du sac.

Il faut ouvrir le sac très large. Le Christ, dans l'Eucharistie s'assimile l'âme : mais l'âme doit se laisser assimiler. Il y a des âmes inassimilables : celles que souille le péché mortel ; il y a aussi des âmes plus ou moins assimilables. Jésus s'unit toute âme en état de grâce ; il s'unit plus étroitement celles qui sont mieux détachées de l'amour-propre et du péché, car son amour à lui y trouve moins d'obstacles.

Il faut donc se préparer à l'Eucharistie. Si celle-ci est l'instrument fondamental de sainteté, toute la vie, vue sous cet angle, doit être une préparation à en bien profiter. Et spécialement l'oraison peut être considérée entièrement en fonction de l'Eucharistie.

Un traité de l'oraison serait à sa place ici. L'oraison, ou la prière, a pour raison de nous mettre en contact avec Dieu, de nous convaincre d'avantage de la réalité surnaturelle, de nous la faire toucher, de nous donner un grand élan vers elle. L'oraison est le foyer de la charité, comme l'action en est l'aboutissant. Or le bienfait de l'Eucharistie dépend de la mesure dans laquelle nous nous abandonnons à l'amour divin.

C'est la vie d'oraison qui y préparera directement. Qu'on comprenne bien que le point important, lorsqu'on reçoit l'Eucharistie, est de s'y préparer. L'Eglise nous en montre l'exemple dans les rites liturgiques. La messe nous prépare longuement, par une série de lectures, de chants et de prières, au sacrifice d'abord, à la communion ensuite. Puis la conclusion est brève ; l'action de grâce tient en quelques oraisons. C'est que la préparation est notre œuvre. Une fois l'âme disposée à recevoir son Maître, et l'Hôte dans notre âme, on peut abandonner la créature à l'étreinte de la grâce.

A l'inverse, combien de chrétiens ne voit-on pas dans nos églises, écourter leur préparation, communion avant la messe pour prolonger l'action de grâce, comme si leur action à eux commençait quand commence l'action du Dieu !

Cette note est trop brève pour une doctrine si haute. Puisse-t-elle néanmoins, convaincre davantage quelques chrétiens de la nécessité d'unir toujours leur action à l'action divine et l'action divine à la leur. Nous avons un besoin absolu de Dieu. Mais Dieu ne veut pas nous sauver sans nous. Et s'il nous faut toujours avoir recours à lui, nous devons, toujours aussi, agir par nous-même. Notre action nous prépare à recevoir la grâce des sacrements, notre action l'utilise, et, sans cette grâce, l'action humaine est impuissante. Ainsi l'action divine pénètre l'action humaine sans la diminuer. Heureux ceux qui savent le don de Dieu et les merveilles de son amour, ceux qui cherchent la vie à la fontaine de vérité, dans l'immolation de l'Agneau rédempteur, le doux Christ Jésus, Notre-Seigneur.

Abbé JACQUES LECLERCO.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Tricentenaire de la naissance de Pascal

Blaise Pascal, né à Clermont-Ferrand, en 1623, est mort à Paris en 1662.

Devant ce nom, cette gloire, cette destinée pathétique, dont rien n'approche, dans aucune histoire littéraire du monde, qui n'a pas senti défaillir la parole ? qui n'a pas senti l'impuissance de l'égaliser à la douloureuse admiration sous laquelle elle doit succomber ?

Peut-être le plus grand génie chrétien et français, le seul homme en qui se soient rassemblés les dons les plus divers à même degré, philosophe, géomètre, poète, orateur ; possédant à la fois la puissance de la raison qui pénètre toutes les réalités, la sagacité de l'observation scientifique, la connaissance des dernières profondeurs du cœur humain, l'essor lyrique de l'imagination, toutes les ardeurs de la passion, et, avec tout cela, le style le plus original, allant du simple au sublime, et remplissant tout l'entre-deux.

Et ce merveilleux génie, unique, incomparable, s'éteint à l'âge de treute-neuf ans, miné, terrassé par un mal mystérieux. Il n'a pas rempli sa mesure, il n'a pas tenu ses promesses. Quel est le secret de cette destinée ?

Enfant prodige, n'eût-il pas, comme le veut la légende, retrouvé sans la connaître la géométrie d'Euclide, il reste qu'il fut d'une effrayante précocité. Jeune homme, il écrivit en se jouant le traité des sections coniques dont Descartes sera jaloux, il créa la physique moderne en découvrant, avec Toricelli, la pesanteur de l'air. Malade, broyé par la souffrance, il trouve, pour se distraire, les propriétés de la cycloïde. Pour aider à son père, qui est intendant des finances à Rouen, il invente la machine arithmétique. Plus tard, en se jouant, son esprit, aussi tourné à la pratique utile qu'à la spéculation, imagine le haquet, la brouette et l'omnibus, si bien qu'à chaque fois que vous prenez le train, vous êtes tributaire de Pascal.

Pourquoi ce génie dévoré de curiosité, capable de sonder les secrets de la nature, s'est-il si tôt détourné de la recherche scientifique ? Qu'est-ce donc qui aurait échappé à son regard d'aigle ? Qu'est-ce qui a brisé son essor ? Il n'y a qu'une réponse à cette question : c'est

sa foi janséniste, c'est elle qui a prononcé le divorce entre la science et la religion, c'est elle qui a engagé l'aigle dans sa froide et sombre piété. Pascal ne sut pas jeter le pont, selon l'ascèse ignatienne, entre la vie et Dieu par l'intention droite de le servir, de subordonner la créature au Créateur, il ne sut pas harmoniser son activité scientifique, condamnée comme une curiosité blâmable, et son activité religieuse, il avait établi entre elles une cloison étanche qu'emporte sa « seconde conversion » pour confisquer désormais sa pensée au service unique et absorbant de l'âpre dévotion janséniste.

Il écrivit les « PROVINCIALES », le premier livre de génie qu'on vit en prose, a dit Voltaire, celui auquel il rapporte « l'époque de la fixation de la langue, » et Brunetière « l'époque de la fixation des caractères de la littérature et de l'idéal classiques ».

Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles !

Ce vers de Scudéry, quoique un peu ridicule, Brunetière le juge ici de la plus opportune application. A l'apparition des *Provinciales*, le naturel longtemps cherché se révèle, Bossuet en est transporté et passe de sa première manière à la seconde, l'esprit de Boileau est mis en liberté, les yeux de Molière sont dessillés, La Fontaine et Racine sont entraînés dans la voie de l'imitation de la nature, l'atmosphère littéraire du temps en est purifiée et les derniers nuages qui l'obscurcissaient encore sont balayés désormais.

Oui, le recueil des quatorze Lettres est le premier chef-d'œuvre de la prose française, d'accord, mais, tous les bons juges en conviennent, c'est un chef-d'œuvre de mauvaise foi, un pamphlet farci de calomnies. Qu'est-ce qui en a fait une œuvre de haine ? Qu'est-ce qui en a souillé la gloire ? Encore une fois, la passion janséniste dont Pascal est le prisonnier, le complice et la victime. Écrite pour déshonorer les jésuites, les tuer par le ridicule, flétrir la morale des casuistes de la Compagnie, cette satire a fait infiniment plus de mal que tous les volumes de casuistique des Escobars les plus relâchés. Elle n'a pas cessé de fournir des armes empoisonnées aux pires ennemis de l'Église. Maintes fois, on a entendu retentir à la tribune française l'écho d'un tonnerre oratoire » de Pascal, quand il s'est agi de sonner le hourvari contre les Congrégations religieuses et la liberté de l'enseignement. C'est au nom des *Provinciales*, en donnant la suite de ce perfide réquisitoire contre les théoriciens de la morale, que Paul Bert préparait l'opinion aux lois de proscription. Redoutable châtement du pamphlétaire de génie d'être devenu le pourvoyeur de la tourbe des libres-penseurs et des libres-viveurs jouant ensemble la comédie de l'effarouchement devant les excès des moralistes catholiques !

Comment ce grand esprit, peut-être le plus grand qui ait paru, s'est-il laissé enlancer dans les filets de la subtile hérésie qui a ravagé les âmes pendant deux siècles ? Comment sa pénétration géniale n'a-t-elle pas décelé le mensonge caché qui fait le fond de ce faux christianisme ? Comment n'a-t-il pas démasqué ces Pharisiens, les Arnauld, les Lemaître, et les autres sépulcres blanchis dignes à jamais des anathèmes du Christ ? Il s'est laissé séduire par les apparences d'une trompeuse austérité, il a fait crédit à ces pseudo-saints de Port-Royal, pétris d'orgueil, qui pourfendaient à grands cris les restrictions mentales les plus anodines et pratiquèrent, vis-à-vis de Rome, pour échapper à la condamnation des cinq propositions tirées de l'*Augustinus* de Jansénius, l'hypocrisie la plus raffinée, épuisèrent toutes les roueries de la plus tortueuse politique.

Ayant mis sa plume à leur service, étant devenu artisan d'une œuvre mauvaise, il me semble cependant qu'il n'a pu méconnaître la bassesse des procédés dont on le faisait le complice. Pourquoi ne s'est-il pas désolidarisé de la secte ? Est-ce manque de courage ? N'est-ce pas plutôt la crainte de paraître trahir ceux qu'il avait servis ? Puis, si sa conscience se révoltait contre la vénalité des attaques auxquelles on le condamnait, il croyait de bonne foi ses adversaires engagés dans la voie d'un relâchement criminel. « Qui dira, s'écrie Mgr d'Hulst (*Correspondant*, 25 septembre 1890), les conflits douloureux soulevés dans cette âme faite pour le bien et asservie au mal ? » Il avait toujours souffert, depuis l'âge de dix-huit ans, pas un jour ne se passa pour lui sans douleur, mais ses dernières années, nul ne l'ignore, furent un martyre. Torturé par d'affreux scrupules, en proie à une maladie étrange qui suppliciait le corps mais dont l'âme était le siège, Pascal fut emporté par une fin prématurée, tué par le venin janséniste.

Il devait vivre trente ans encore, il devait édifier le monument splendide de l'*Apologie de la Religion* dont il n'a laissé qu'une ébauche informe et cependant grandiose : les *Pensées*. Peut-être avait-il conçu ce projet depuis longtemps, tout au moins à partir de 1656, lorsqu'il se lia d'amitié avec le duc de Roannez, Miton, le Chevalier de Méré, d'autres épicuriens et sceptiques connus, dont le libertinage, loin d'entamer sa foi, put lui inspirer l'idée de les combattre. C'est durant sa retraite à Port-Royal (1655-1662), après le fameux miracle, contestable d'ailleurs, de la sainte Épine, qui aurait guéri d'une pustule lacrimale, par son seul atouchement sa nièce Marguerite Périer, et certainement après la publication de la dernière Provinciale, en 1656, que Pascal, dans les intervalles que lui laissaient ses violentes douleurs, s'étant mis à réfléchir sur les principaux raisonnements des athées, prit l'habitude de jeter ses notes sur de petits papiers. Il s'en trouva après sa mort des liasses énormes empilées sans ordre. Tel est l'état de mutilation et de dispersion où nous est parvenu le grand œuvre. Tous ces bouts de papier où le génie avait crayonné ses illuminations furent collationnés par ces Messieurs de Port-Royal et distribués dans l'ordre, évidemment hypothétique, mais cependant plausible, qu'indique dans la préface de l'édition *priniceps* de 1670, l'abbé Étienne Pascal, neveu de l'auteur. Les premiers éditeurs, jansénistes, avaient élagué bon nombre de fragments qui furent réintégrés à partir du nouveau collationnement du manuscrit original dont Cousin prit l'initiative en 1841.

* * *

Les *Pensées* ont été livrées, à raison même de l'état où elles nous sont parvenues, à toutes les interprétations les plus disparates. Voltaire a fait de l'auteur des *Pensées* un dément, Condorcet un libre-penseur, Cousin un sceptique. Mais de tous les travaux auxquels s'est appliquée une critique de plus en plus impartiale, il se dégage cette conclusion : Pascal nous a laissé les morceaux, quelques-uns achevés, d'autres interrompus ou imparfaits, de l'apologétique, sinon la plus puissante, assurément la plus émuovante qu'on puisse concevoir. De fait, c'est une œuvre mêlée où des sublimités sans égales se rencontrent avec la trace du trouble qui agita son âme. L'empreinte janséniste y est visible par l'exagération pessimiste des suites du péché originel et la tendance fidéiste à ravalier la raison.

Mais il reste évident que le crime irrémédiable du jansénisme est d'avoir détourné de son dessein pour le jeter dans ses querelles l'incomparable apologiste qui avait avec l'intuition du génie pressenti la grande crise de la foi et qui, s'il avait pu nous donner une œuvre définitive, eût rendu Voltaire impossible.

Jamais en effet, ne s'est rencontré un génie aussi complet et capable d'édifier une défense de la religion aussi prenante, aussi irrésistible que celle dont la pensée hanta les veilles de l'illustre malade. On voit si bien par l'économie générale des *Pensées*, par une foule de fragments qu'il voulait intéresser au problème de la foi l'homme tout entier, avec son intelligence, avec le sens du réel, l'expérience de la vie, les besoins les plus profonds du cœur humain. L'apologétique traditionnelle, celle-là même que le Concile du Vatican a consacrée aurait déroulé ses arguments renouvelés par la maîtrise de l'écrivain mais elle se présentait dans l'esprit de Pascal précédée d'une vaste préparation qui tirait l'incrédule de l'indifférence où il s'enlise pour le disposer à l'audience de la raison et l'acheminer vers l'argumentation triomphante.

Contraste saisissant : c'est en plein siècle de Descartes, en plein règne de l'abstraction dont l'abus ouvrira les voies au scepticisme moderne, que Pascal rêve de faire de l'apologie de la religion un drame vivant, passionnant qui s'emparera de toutes les puissances de l'homme, un drame qui palpitait de toutes les vibrations de sa vie, qui le saisira tout entier en subjuguant son cœur, ses instincts, ses aspirations les plus profondes en même temps que la raison la plus fière et la plus exigeante.

Voilà ce qu'il avait conçu dans son âme ardente d'apôtre, voilà ce que son génie eût réalisé, lui, le géomètre, le lyrique et l'orateur, voilà ce dont il n'a laissé que d'informes vestiges. Pourquoi ? Parce qu'il a rencontré sur son chemin le jansénisme malaisant qui devait le briser au milieu de sa carrière. Quelques années de vitalité intellectuelle encore, Pascal eût disputé à Descartes le sceptre de la pensée, il le lui eût ravi, « il aurait redressé la tendance excessive qui faussa au XVIII^e siècle la religion et le spiritualisme lui-même — l'observation est de Mgr d'Hulst — il aurait donné, enfin, à la foi chrétienne, ajoute le savant prélat, les armes nouvelles qui devaient si cruellement

* * *

1. ui manquer dans la lutte terrible dont le pressentiment attrista la vieillesse de Bossuet et de Fénelon », comme les barques des Normands annonciatrices des invasions barbares, inquiétaient Charlemagne à la fin de ses jours.

J. SCHYRGENS.



ANGLETERRE

L'alliance américaine

Dans les deux derniers numéros du *New Witness*, l'hebdomadaire de G. K. Chesterton, qui ne paraît plus depuis un mois, mais auquel succédera bientôt le *G. K. C's Weekly*, notre collaborateur M. Hilaire Belloc, rentré d'un voyage aux États-Unis, a longuement examiné le problème de l'Alliance Américaine. On voit que l'opinion anglaise est très favorable à une alliance de l'Angleterre avec les États-Unis. A tort, prétend M. Belloc, car les deux pays ont des intérêts absolument différents et souvent opposés, et une alliance ne pourra être que préjudiciable à la Grande-Bretagne. L'opinion anglaise se trompe sur l'Amérique. Pourquoi ?

« Parce que bien des personnes ont de ce côté-ci de l'Atlantique, une idée aussi fausse qu'il est possible à une nation d'en avoir une à propos d'une autre nation. Ils s'imaginent que les États-Unis sont une sorte d'Angleterre, une extension de l'Angleterre, une partie de la culture anglaise, rattachée organiquement, en quelque manière, à l'Angleterre. Elles sont persuadées qu'il y a une unité morale comprenant la Grande-Bretagne et le Nouveau-Monde comme partie d'un tout, et que ce tout s'inspire d'idées anglaises et poursuit des buts anglais.

Pourtant, il est un champ de la politique où il nous faut être réalistes au risque de provoquer des désastres, c'est le champ de la politique étrangère. Une certaine dose d'illusion dans nos affaires intérieures n'empêchera pas les choses d'aller, parce que ces illusions sont communs aux gouvernants et aux gouvernés. Mais il est fatal de s'illusionner sur les forces extérieures...

Parler d'« Anglo-Saxons », de « monde de langue anglaise », de « nos cousins d'Amérique » ne nuit pas immédiatement et de façon tangible à ceux qui tiennent pareil langage. Transposez ces idioties dans le monde réel des armées et des marines, dans le monde de millions d'êtres avec leurs volontés nationales, et il vous arrivera une aventure comparable au sort de celui qui enjambe une fenêtre d'un cinquième étage, prenant à la lettre la métaphore : « se promener sur l'air ».

A une Alliance Américaine l'Angleterre n'a rien à gagner et beaucoup à perdre. Toutefois il est trop tard pour reculer. L'Angleterre a rendu impossible tout autre alliance (France, Pologne, Italie) et a déjà trop « donné » pour l'alliance américaine (Irlande, abandon de la supériorité navale ; paiement des intérêts sur la dette de guerre).

« Mais les méthodes suivies pour réaliser l'Alliance sont des méthodes incapables de conduire au but.

L'erreur fondamentale réside dans une conception absolument fautive de la mentalité américaine. Les Anglais — surtout les politiciens — se représentent les États-Unis comme étant une extension de l'Angleterre. Or, les Américains pensent très énergiquement le contraire. Pour eux, l'Angleterre, est un pays étranger, et pour l'immense majorité d'entre eux c'est non seulement un pays étranger, mais un pays particulièrement antipathique...

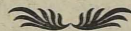
« 1^o) Nous (les Anglais) avons basé notre « propagande sur les choses superficielles que nous avons en commun avec les Américains, en particulier la langue. Le résultat fut exactement l'opposé de ce que l'on se proposait. Les Américains ne sont pas fiers du tout quand on leur prêche que leur langue, les noms de leurs institutions, sont européens. Ils aiment à se les imaginer comme étant leurs bien propres.

2^o) En ne mentionnant plus des faits que nous désirions voir oublier, nous n'avons pas tenu compte du souvenir vivace qu'en avait gardé l'autre parti. C'est une méthode excellente pour s'autosuggestionner, mais enfantine pour convaincre autrui. C'est ainsi que nous oublions les rapports très tendus avec l'Amérique lors de notre blocus de 1915-16.

3^o) Nous avons montré bien trop d'empressement à vouloir payer

n'importe quel prix pour obtenir l'alliance avec l'idée que « tout restait en famille ». Nous n'avons réussi qu'à convaincre les Américains : a) que nous nous sommes affaiblis ; b) qu'en faisant ce que nous avons fait (pour les gagner) nous n'avons simplement fait que notre devoir. Si nous avions davantage marchandé, nous serions plus près du but.

4^o) Notre pire erreur fut de travailler en Amérique par l'intermédiaire des riches. Cela nous semblait tout indiqué ! Pourtant, c'était le bon moyen de nous aliéner la sympathie des masses. Quand nos politiciens traversent l'Atlantique, ils sont les hôtes du petit groupe d'hommes et de femmes riches (la Haute Banque) que la masse du peuple suspecte le plus. Nos politiciens reçus et patronés par ces familles, apparaissent aux Américains comme les suivants des financiers. Ils sont suspects dès qu'ils débarquent. Les millionnaires américains qui jouissent en Angleterre d'une position que leur argent n'est pas capable de leur fournir dans leur propre pays, achèvent la ruine. Tout ce qui se fait aux États-Unis pour nous, par l'intermédiaire de pareils agents, nous nuit, considérablement. Notre avantage serait de subsidier le silence de ces hommes là, de les payer jusqu'au jour où ils se permettraient de parler ou d'écrire sur l'intérêt commun de notre pays (où ils sont tolérés) et du leur (où ils sont méprisés) ».



La Revue catholique des idées et des faits paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages, parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

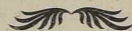
à

La revue catholique
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés !



Etablissements CEUTERICK rue Vital de Coster, Louvain

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

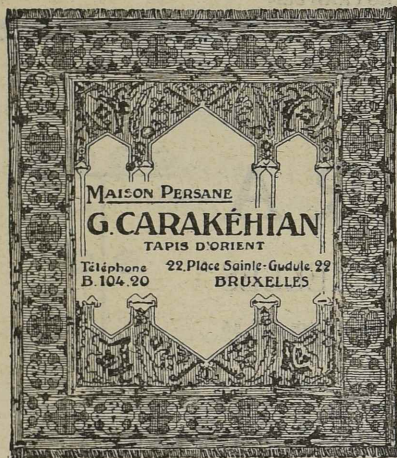
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 28, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE 4,200,000 Francs

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes



La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Écuyer



Un tableau rayonnant!

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

Typographie — Lithographie	VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur Maison fondée en 1733	Papeterie — Maroquinerie
FABRIQUE DE REGISTRES	François VANNES Successeur	COPIE-LETTRES
Articles de Bureau	13, rue de la Colline, Bruxelles Tél. 227.64	Chapelets — Livres de prières
	USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN	

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT
A QUALITÉ ÉGALE
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL
POUR LA REPARATION
DES TAPIS

